

Publié en mars 2018 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

Imprimé en France
Imprimeur certifié Imprim'Vert

© 2018 Sam Mary
Tous droits réservés

Couverture réalisée par Suzanne Roy

ISBN 978-952-340-170-9

Sam Mary

LE TEMPS D'UNE FOLIE

Atramenta

À mes fils, ma petite mère et ma sœur

Préface

Les folies sont faites d'actes que l'on ne doit pas regretter, car à un moment ou à un autre on les a désirées...

On raconte souvent qu'une histoire a un début et une fin, celle-ci est plutôt le remake d'un passé atypique. Je ne reviendrai pas sur la manière dont je l'ai vécu ni même celle dont j'aurais dû la vivre. Mais, en me replongeant dans le passé, j'en arrive invariablement à cette même certitude :

La vie que l'on mène est celle que l'on doit vivre et non celle que l'on croit se forger au fil du temps. Nous avons beau marteler le fer brûlant de nos décisions dans l'espoir de les façonner à notre idéal, celles-ci reprendront inlassablement leur forme initiale une fois refroidies malgré tout le mal que l'on se sera donné pour les transformer...

Chapitre premier

1986 fut l'année de mes 20 ans et de mon premier mariage. Mais ce qui marqua plus particulièrement celle-ci fut le fait que je sois propriétaire d'un pub alors qu'à mon âge la plupart des jeunes filles n'étaient encore qu'étudiantes.

Ma mère venait d'achever sur Lyon la vente d'un immeuble familial et profita de cette occasion pour me lancer dans la vie active en m'achetant un commerce. Elle m'orienta vers la restauration vu que mon mari (que je venais d'épouser quelques mois auparavant) avait un CAP de cuisinier et travaillait dans un restaurant de la banlieue lyonnaise.

Après plusieurs mois de recherches assidues, nous finîmes par dénicher, non pas un restaurant, mais un magnifique pub style anglais dans le Jura, berceau de ma famille paternelle. Il se situait à Dole, vieille ville chargée d'histoire nichée entre le Doubs et le Rhin. Elle a vu naître, entre autres, Louis Pasteur que l'on ne présente plus.

Mais revenons-en à notre acquisition. Ce pub était construit sur deux niveaux dont un en sous-sol. Son entrée, typique des vieilles bâtisses de l'époque, faisait un arc de cercle tout en pierres apparentes. Dès son seuil, on avait l'impression d'être *comme à la maison*. Le premier étage était couvert de grands pans de mur tapissés de velours pourpre donnant une chaleur toute particulière à cet endroit convivial. Pour agrémenter ce lieu, de vieux saxophones ornaient la cloison face au comptoir.

À l'étage inférieur, sur 70 m² se trouvait une piste de danse où chaque fin de mois nous organisions des soirées dansantes à thème. La plupart d'entre elles étaient d'influence country, pop rock, etc. Toute la jeunesse de Dole et même celle de Dijon qui vivait à plus de 60 kilomètres de là venaient passer des soirées endiablées ! Nous étions l'endroit branché à ne pas rater. Cette aventure humainement riche dura un peu plus de deux ans...

Toute cette période durant, j'ai eu le privilège de côtoyer des personnages hors du commun allant du pubère à peine sorti de l'adolescence à l'homme mûr venant le temps d'une soirée chercher un peu de réconfort. Malgré mon jeune âge, j'étais à l'écoute de chacun d'eux sans jamais les juger ni prendre parti pour les uns ou pour les autres, essayant simplement de leur donner un peu de mon temps. À chaque fois, une évidence s'imposait : ils avaient tous les mêmes bleus à l'âme !

Parmi cette population hétéroclite, je voudrais rendre hommage à tous ceux qui ont fréquenté *Le Dol' Art* et qui m'ont fait confiance lors d'une soirée passée derrière un verre. Je commencerai donc par...

Toi, Gégé, artiste talentueux dont la spécialité était de confectionner des automates. Une fois par mois, lors des concerts, tu ne buvais que de la tequila. Lorsque celle-ci (après un grand nombre de doses ingurgitées) t'embrumait l'esprit, tu t'amusais à croquer les verres vides sans jamais te couper ! Là était mon baromètre à ton taux d'alcoolémie qui frôlait les sommets de l'Himalaya ! Je ne te servais plus alors que de grandes tasses de café corsé qui entraînaient systématiquement un rictus sur ton visage renfrogné suivi d'un air de dégoût rien qu'à l'idée de dire adieu à ta petite bouteille chapeauté de son sombrero jusqu'à la fin de la nuit !

Toi, Patricia, enseignante dans un lycée professionnel, qui attendais impatientement l'arrivée du week-end. Dès le vendredi soir, tu venais passer de longues heures au comptoir en espérant, qui sait, trouver le prince charmant. C'était ta seule préoccupation. Je me souviens plus particulièrement d'une soirée où tu t'étais fait remarquer. Comme à ton habitude, ce soir-là tu t'installas près de la caisse enregistreuse d'où tu avais une vue imprenable sur l'en-

trée principale. Tu pouvais observer à ta guise les allées et venues de toute la gent masculine qui entrait dans le pub. À chaque fois que je passais derrière le comptoir, tu n'omettais jamais de faire tel ou tel commentaire sur le dernier entré, cherchant celui qui te correspondrait le mieux. Bien entendu, tout cela était ponctué de gin-fizz bien tassé. Je te vois encore trôner sur ton tabouret fétiche en disant qu'il « était juste fait pour ton matricule ». Ce fameux soir, déjà tard dans la soirée, je venais de finir de débarrasser quelques tables dans le petit salon lorsque j'entendis un bruit sourd, mais assez fort malgré la musique assourdissante. Me rapprochant pour voir ce qui se passait, je te vis gisant là, à terre, le tabouret renversé sur toi, le regard dans le vide comme si tout ceci ne te concernait pas. Tu étais au bord du coma éthylique... mettant de longues secondes à retrouver tes esprits malgré quelques claques magistrales distribuées à la volée ! Une fois de retour parmi nous et après t'avoir secouée « comme un prunier », je m'empressai de trouver une âme charitable pour te raccompagner.

À toi, Marc, trentenaire révolté, qui inlassablement durant des parties de tarot interminables nous entraîna dans des discussions enflammées sur la manière de rendre le monde meilleur pour nous, « pauvre peuple opprimé » !

À toi, Claude, gérant d'une sellerie et amoureux invétéré des chevaux. Ta force de caractère et ton charisme faisaient craquer une bonne partie de notre clientèle féminine. Mais je reviendrai à toi plus tard et plus en détail.

À toi, mon Paulo, qui devins sans le vouloir la *mascotte* de notre pub. Ton histoire avait plus d'une fois fait le tour de notre petite ville. Qui ne la connaissait pas ? Pourtant, malgré le désarroi et la tristesse de celle-ci, peu de monde se souciait de te voir dépérir chaque jour davantage. Ayant été mis à la retraite forcée à cause d'un problème de vue récurrent, tu fus congédié du jour au lendemain après plus de 25 ans de bons et loyaux services. Divorcé depuis de longues années, sans enfant, tu te sentais complètement abandonné. Peu à peu, tu vins à ne plus supporter ces longues journées de solitude, ressassant une rancune amère et grandissante envers cette société ingrate. Commença alors pour toi

un rituel macabre et envoûtant. Jour après jour, c'était la tournée des bars de la ville commençant très tôt le matin et finissant très tard le soir chez nous. Là, tu savais qu'enfin tu trouverais un peu de répit à ton ivresse. Tu t'affalais alors sur une des banquettes du petit salon sans jamais omettre de me faire un petit signe de la main. Tu t'assoupissais enfin comme par magie, sachant qu'ici personne ne viendrait t'importuner de railleries à la vue de ton piteux état. J'attendais alors que tu reprennes tes esprits, m'asseyant près de toi en te tendant une tasse de café bien corsé. On n'avait pas besoin de se parler. Je prenais ta main boursouflée dans la mienne en la caressant doucement, me posant inlassablement la même question : *Comment produire un électrochoc dans ta tête pour te permettre de sortir de cet enfer... ?*

Plus de 25 ans après, rien que le fait de me remémorer ton histoire me serre le cœur. Je ressens toujours la même sensation de ne pouvoir te sauver ! Quel sentiment de culpabilité ce fut de te voir chaque jour un peu plus rongé par l'alcool... Adieu mon Paulo, j'espère que là-haut tu as enfin trouvé la paix que tu méritais.

À vous, les « Chaussinettes » originaires d'un petit village nommé Chaussin, d'où votre surnom. Vous étiez inséparables, faisant partie des figures incontournables de l'établissement. Votre joie de vivre et votre bonne humeur se communiquaient systématiquement comme une traînée de poudre dès votre arrivée.

À toi, Monique (ancien mannequin d'une des plus grandes maisons de la haute couture parisienne), qui noyais ta nostalgie dans des cocktails innombrables et plus alcoolisés les uns que les autres. Que tu étais belle, mais le contraste était saisissant entre la tristesse de ton regard et cette beauté sans aucune étincelle de vie. Même tes aventures nocturnes et éphémères ne ravivaient pas tes beaux yeux mordorés. Quel gâchis de te voir ainsi sombrer dans cette ivresse dont tu ne voulais en aucun cas émerger ! Lorsque trop d'émotions remontaient à la surface, tu venais enrouler tes bras autour de mon cou et, de ta voix mielleuse (que seuls ont les gens des îles), tu me susurras à l'oreille :

— Tu vois, Sam, lorsque je me regarde dans le miroir, je ne reconnais pas ce visage sans expression : il ne me reste que mes

souvenirs pour me rappeler que j'ai été une autre femme. Mais jusqu'à quand, Sam ? Jusqu'à quand je m'en souviendrai encore... ?

— Tu le sais bien, Monique : toi seule peux sauver cette femme. Je te le répète sans cesse : il n'y a que toi qui peux la sortir de là. Pourquoi me fais-tu toujours répéter la même chose ?

— Car j'aime te l'entendre dire, ça me rassure même si je sais que ça ne sert à rien ma chérie. Profite de ta jeunesse, ma Sam, et surtout ne suis pas l'exemple de la plupart de ta clientèle. Suis mon conseil, continue à soigner nos bleus à l'âme comme tu le fais si bien, mais surtout ne nous rejoins pas mon beau papillon.

Elle était le parfait exemple de la fragilité féminine ; pourtant, on ne pouvait qu'envier cette beauté destructrice.

À toi, Thierry, le meilleur ami de mon mari, qui nous secondais chaque jour. Je ne compte plus les fous rires que tu nous as fait prendre. La nature ne t'avait pas gâté, tu nous le répétais assez. Pourtant, tu pouvais te vanter d'avoir rendu folles amoureuses la plupart des jolies filles des alentours. Ta gaieté, ta joie de vivre, tes maladresses à répétition et ta façon de faire le pitre à longueur de journée te rendaient irrésistible !

Je me ferai donc un plaisir de vous conter une de ses innombrables mésaventures. C'était un samedi soir, à l'heure où les tables ne se désemplissent pas et où le rythme des tournées prend une cadence infernale. En levant la tête pour voir quelle table il débarrassait, je le vis me faire un signe m'indiquant la direction de l'entrée. Un petit groupe de jeunes filles attendait que le hall se libère en espérant s'installer à une table ou près du comptoir. Au premier coup d'œil, je constatai que ça n'était pas des habituées. Quelle aubaine c'était pour lui ! Il venait sûrement de se faire la même réflexion et allait se dévouer pour les servir au mieux. Je retournai donc à mes occupations sans oublier de jeter un coup d'œil à son petit manège de séducteur qu'il n'allait pas tarder à mettre en place.

Quelques minutes plus tard, je le cherchai du regard, curieuse de connaître la suite des événements. Il leur avait trouvé un coin de fortune à l'entrée du petit salon, en haut des marches, sur des

poufs récupérés je ne sais où. Il venait juste de prendre leur commande. Une fois que j'eus déposé les verres sur son plateau, il reparti de nouveau vers leur direction. Il sautillait, se faufilant à travers tout ce petit monde en effervescence. Portant son plateau à bout de bras, toujours à vive allure, il arriva aux marches qui séparaient le bar du petit salon, voulant les grimper quatre à quatre pour faire au plus vite et les impressionner. Le seul bémol étant qu'il oublia qu'à cet endroit la voûte en pierre apparente était au plus bas...

Le bruit de verre cassé et de la chute qui s'ensuivit recouvrit le brouhaha intense. Son hébètement et l'expression de surprise qui se dessina sur son visage en voyant du sang couler sur celui-ci provoquèrent l'hilarité générale comme une traînée de poudre. La coupure de son crâne n'étant que superficielle, il reprit au plus vite son service en omettant comme par enchantement les belles visiteuses du petit salon.

Révérance à toi mon Thierry ! Je pourrais consacrer un chapitre entier à tes mésaventures.

Merci à vous tous. Ce fut du pur bonheur d'avoir eu la chance de partager avec vous toutes ces soirées inoubliables.

Malgré une vie trépidante, un mari amoureux et de surcroît très attentionné, je vins peu à peu à ne plus supporter d'être à ses côtés jour et nuit. J'essayais de me raisonner en me disant que peu de jeunes femmes de mon âge avaient la chance d'être patronnes de bar. Mais, inlassablement, une petite voix me disait *que j'oubliais de vivre ma jeunesse*. Dans ces moments de désarroi, je me voyais finir mes jours dans ce commerce épuisée d'avoir tant donné aux autres, vieillissant sans avoir pris le temps de vivre ma vie, la vraie !

À 20 ans, on a la folie et la passion qui vous permettent de faire ce que l'on n'oserait peut-être plus quelques années plus tard. J'avais besoin de savoir jusqu'où je pouvais pousser les limites de l'*interdit*, j'avais besoin de frissonner, d'éprouver des sensations fortes sans avoir le poids des responsabilités et le devoir de sauver le monde entier... Après avoir tourné le problème dans tous les

sens en sachant que mon espace vital se limitait aux allers et retours commerce-maison et maison-commerce, il fallait que je trouve le moyen de pimenter ma vie sentimentale...

Après un bref tour d'horizon, je jetai mon dévolu sur ce fameux Claude qui déchaînait les passions de mes clientes. Pour faciliter notre rapprochement, j'optai pour l'équitation. Prétendant le besoin de me dépenser physiquement après 12 à 15 heures de bar hebdomadaire, je me mis à ce sport équestre. Après quelques mois d'efforts assidus et de courbatures multiples (sans compter les chutes à répétition), j'obtins la satisfaction de me tenir correctement sur un cheval, ce qui me permit par la suite de pratiquer le *horse-ball* (basket à cheval).

Mon mari me faisant une confiance aveugle, je pus facilement passer la plupart de mon temps libre à ses côtés. Au fil des mois, nous devînmes plus complices et notre relation vint à prendre une tournure bien différente. C'était un charmeur avec un franc-parler qui ne détonnait en rien avec mon habitude *de toujours dire tout haut ce que les autres pensent tout bas* ! Nous étions semblables en bien des points et notre attirance l'un envers l'autre laissa place à un désir plus profond que nous avions du mal à dissimuler... Jusqu'à ce bel après-midi d'automne où nous laissâmes libre cours à nos émotions, faisant partir en fumée les préjugés de ce qui est raisonnable ou non. Chevauchant nos montures dans l'une des plus belles forêts de France (celle de Chaux), nous avions l'habitude de faire une halte dans une petite clairière pour reposer nos chevaux. On ne pouvait espérer plus beau cadre alors pour laisser libre cours à notre désir mutuel...

Nous devînmes amants avec la fougue et la passion de notre jeunesse décuplées par « l'interdit de nos actes ». Mais que le péché charnel était grisant, nous entraînant inconsciemment dans une spirale émotionnelle incontrôlable... J'aurais tant aimé suspendre le temps à cet instant-là, sachant qu'une fois sortie de ce cadre idyllique rien ne serait plus jamais comme avant.

« Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. » Là est pour moi le dicton le plus implacable et véridique que je connaisse. Notre liaison devint si fusionnelle que tous les prétextes étaient

bons pour nous retrouver. Nous savions que cette liaison deviendrait aussi néfaste qu'un poison envahissant peu à peu nos veines jusqu'à l'empoisonnement. Pourtant, ce sentiment aussi éphémère qu'irrésistible accroissait notre dose d'adrénaline à chaque retrouvaille. Nous vivions et ressentions chacune de nos étreintes comme si c'était la dernière, laissant nos corps et nos âmes meurtris tout en sachant qu'une épée de Damoclès flottait au-dessus de nos têtes.

Notre pressentiment devint triste réalité quelques mois plus tard, brisant peu à peu notre idylle. Nous étions partis sur un de nos parcours forestiers favoris lorsque, brusquement, Claude bifurqua sur un petit sentier que je ne reconnus pas immédiatement. À peine remise de ma surprise, nous nous retrouvâmes à l'entrée d'une vaste clairière qui n'avait rien à envier à celle de *La Belle au bois dormant* ! C'était celle de notre première étreinte amoureuse. Une fois nos montures au calme, il se mit à rire de mon étonnement et, me prenant les mains dans les siennes, il me dit :

— J'aimerais que nous fassions un bout de chemin ensemble, même si cela me semble voué à l'échec vu nos caractères impulsifs. Qui sait si nous n'arriverons pas à chasser le naturel sans qu'il revienne au galop ? Tu es partante ?

— Pourquoi cette question alors que tu sais très bien ce que je vais te répondre...

— C'est vrai, je le sais déjà malheureusement, mais te l'entendre dire me permettra peut-être d'en faire plus facilement le deuil.

Tout en lâchant ses mains, je quittai son regard devenu gris acier. Sans un mot, je lui tournai le dos, enfourchant ma monture et le laissant là, au beau milieu de ce cadre féérique. Volontairement j'espaçais peu à peu nos rencontres. Nous ne revînmes jamais sur ce qui s'était passé dans la clairière. Inconsciemment, nos étreintes devinrent plus douloureuses, comme si nous voulions en imprégner à tout jamais notre chair. Cette amertume qui me rendait si triste à chacun de nos rendez-vous finit par déteindre sur mon mari, comme si cela me permettait d'apaiser ce mal-être. Je

savais qu'un jour ou l'autre il finirait par se douter de quelque chose. Mais les semaines passaient sans que celui-ci ne s'aperçût de rien – rien de rien ! Aussi bizarrement que cela puisse paraître, cette situation finit par me déstabiliser. Je n'arrivais pas à faire la coupure entre l'amant à qui je ne voulais pas donner d'avenir et ce mari que je ne savais plus aimer. Jusqu'au jour où ce fardeau se transforma en une si grande culpabilité que je décidai de tout avouer à mon mari...

Sa colère et sa déception furent à la hauteur de son ignorance et de son incompréhension. Mais son pardon fut aussi grand et poignant que l'amour qu'il me portait. Pardon pour toute la souffrance que je t'ai causée...

Dès lors, je me mis en quête d'une nouvelle compagne pour mon mari. Avec le recul, je pense que cela m'a permis de me déculpabiliser en pensant que c'était un bon moyen de me faire pardonner de mon adultère. Connaissant bien mon mari, c'était la seule solution pour qu'il pût tourner la page.

Pour moi, les choses étaient on ne peut plus claires. Je n'attendais plus rien de notre histoire et même notre commerce ne sauverait pas notre mariage. Je m'attelais donc à ma mission avec sérieux, me demandant déjà qui correspondrait le mieux à mon mari. La panoplie de la gent féminine qui fréquentait notre pub était assez conséquente et j'étais optimiste dans ma quête à venir ! Après avoir éliminé pas mal de jeunes filles pas assez matures à mon goût pour le seconder professionnellement, il ne me resta que deux personnes susceptibles de lui correspondre. Je jetai donc mon dévolu sur les Chaussinettes ou – plus précisément – sur l'une d'elles, Christelle, qui pouvait lui plaire. Mais le plus dur restait à venir. Comment lui soumettre cette idée tout en le convainquant de ce que c'était la meilleure solution pour lui ou, plutôt, pour nous ?

Ce n'était pas gagné et j'appréhendais sa réaction, il allait me prendre pour une folle ! 25 ans après, je revois encore son air ahuri à l'écoute de mes propos, restant là devant moi les mains figées sur le verre qu'il était en train d'essuyer, ne trouvant plus ses mots...

Comme à chaque étape d'une vie lorsque celle-ci vous maltraite, il faut laisser le temps au temps pour panser ses blessures. Chacun à son rythme et plus encore lorsque la décision de quitter l'autre ne vient pas de vous... Une fois sa surprise passée, il me demanda de penser à nous et de bien réfléchir, qu'il était toujours temps de faire marche arrière et, surtout, que notre commerce était en jeu. Pourtant, j'aurais pensé qu'il me connaissait mieux que cela, sachant que lorsque je prenais une décision elle était irrévocable. Mais je pouvais lui laisser du temps. Je pris donc mon mal en patience tout en me promettant de sauter sur la première occasion pour forcer leur rencontre !

Pour ce qui était de Claude, l'accès du bar lui avait été interdit. Cela ne l'empêcha pas d'user de tous les stratagèmes possibles pour entrer en contact avec moi et avoir des explications sur ce qui m'avait poussée à tout révéler à mon mari et, finalement, à ne vouloir rester ni avec l'un ni avec l'autre ! Que donner comme explication si ce n'est qu'une fois lancée il n'y avait plus rien pour m'arrêter ni me faire changer d'avis ? Une chose était sûre : ni rien ni personne ne m'empêcherait de tourner la page sur cet épisode de ma vie.

Malgré les efforts de mon mari, je voyais bien qu'il lui était de plus en plus difficile d'être à mes côtés au quotidien. Quelques mois s'écoulèrent encore avant que mon époux ne fût enfin prêt à amorcer une nouvelle relation amoureuse. Il était temps de laisser ma place. J'achetai ma propre voiture, entassant tout ce qui voulait bien y entrer et, par un beau matin d'automne, je quittai à tout jamais cette magnifique région sans me retourner.

Auparavant, un de nos clients, originaire de Dole, m'avait proposé de m'héberger le temps de faire le point sur la suite des événements. Il travaillait en Camargue et me promit le dépaysement total, ce dont j'avais le plus grand besoin à ce moment. Après quelques semaines, prenant enfin le temps de vivre pour moi, je me mis à réfléchir à l'après, au lendemain.

Pendant cette période de transition et après toutes ces années écoulées je n'ai jamais douté ou regretté ma décision bien que ce fût une de mes plus grosses erreurs de jeunesse... !

Chapitre II

Mais revenons-en à cette année 1991. Après un virage à 360 degrés autant dans ma vie privée que professionnelle, je savourais cette nouvelle existence. Je m'étais lancée dans la vente de lingerie féminine sur les marchés et braderies de la côte varoise, côtoyant le monde si particulier des forains. On ne pouvait rêver mieux comme dépaysement.

Après plusieurs mois de cette vie pittoresque, une sensation de grand vide s'installa en moi, comme si j'étais passée à côté de quelque chose...

Après maintes interrogations sur ce que j'aurais dû faire ou ne pas faire, une évidence pointa le bout de son nez comme par enchantement. En fait, je n'avais pas accompli ce qui était et qui est toujours pour moi « l'essence même de la femme : donner la vie ». Il me fallut du temps pour comprendre que cette réalité était bien la cause de mon mal-être. Mais – pour moi – c'était trop de remises en question et, lorsque j'essayais d'approfondir tout cela, un malaise d'incertitude m'envahissait, laissant place à une peur profonde. Je me plongeais donc tête baissée dans mon job sept jours sur sept, enchaînant les sorties nocturnes incontournables en espérant oublier. Je n'ai jamais été une femme fataliste, déclenchant les événements plutôt que de les subir. Mais, là, trop d'incertitude dans mon avenir proche me perturbait. J'ai toujours pris les décisions en me fiant à mon instinct, mais j'avoue que cette fois-là c'était le néant. Pour parer à ce malaise, je repris de manière encore plus acharnée mon quotidien jusqu'à ce fameux

matin qui bouleversa ma vie. Comme toujours, je me réveillai à 4 h 30, émergeant vraiment qu'une fois mon café avalé. Mais, à ma grande surprise, rien que son arôme me donna la nausée. Je mis cela sur le compte de la fatigue jusqu'au jour où, malgré une fatigue de plus en plus persistante, je vins à ne plus supporter aucune odeur sans que cela me déclenchât des haut-le-cœur à répétition. Sans grande conviction, je me décidai donc à voir un généraliste. Après quelques examens et un bilan, le diagnostic tomba comme un couperet. J'entends encore ce petit homme rondouillard et heureux de son diagnostic m'annoncer : « Félicitations, mademoiselle, vous êtes enceinte ! »

Était-ce bien à moi qu'il s'adressait ? Il se trompait sûrement... De toute manière, pour moi c'était plus qu'improbable. Dès lors, un phénomène d'autodéfense se mit en place, bloquant cet événement dans un coin de ma tête comme si tout ceci ne me concernait pas. Je vivais le parfait déni de grossesse ! Je ne changeais en rien mon mode de vie, jonglant entre les marchés de jour, ceux de nuit et les braderies mensuelles, ne laissant pas même à mon ventre la possibilité de pointer le bout de son nez ! Pourtant, au bout de six mois de grossesse, la nature reprit ses droits et je dus me rendre à l'évidence : j'étais bien enceinte. Je me fatiguais de plus en plus. Le déballage de mes neuf mètres de banc finissait par me vider littéralement de mes forces morales et physiques. Mes mouvements étaient de moins en moins rapides et même « mon petit bedon » qui commençait à s'arrondir, ne prenant pourtant que peu de place, me gênait.

Je profitai donc d'une de mes dernières visites chez ma gynécologue aux abords de mes huit mois et demi de grossesse pour lui faire part d'une requête qui – je l'espérais – mettrait fin à ce calvaire ! Je voulais faire provoquer mon accouchement. Vu sa réticence, j'argumentai avec ferveur ma demande. Il fallait que je la convainquisse de ce que ce n'était pas là un caprice, mais que ce bébé devait absolument être né avant le rush touristique. Pour nous autres forains cette période de l'année représentait 50 à 60 % de notre chiffre d'affaires annuel. Mon entêtement et mes arguments me valurent finalement son approbation, mais à une seule

condition... Je serais hospitalisée pour provoquer l'accouchement sous surveillance médicale et s'il échouait je devrais attendre le terme de ma grossesse, car ce n'était pas gagné d'avance et pouvait être dangereux pour le bébé. Je lui en fis la promesse tout en me persuadant que l'imprévu n'était pas envisageable voire – pour moi – inexistant !

Je vous épargnerai les détails éprouvants de cette expérience. Ce fut une épreuve physique douloureuse, mais rien en comparaison de la souffrance morale que je ressentis. Étant fâchée avec mes parents depuis plus d'un an déjà, le manque d'affection et de soutien pour un événement tel que celui-ci m'affecta énormément. De plus, le père de ce bébé n'avait daigné faire le déplacement et ne le vit pour la première fois que trois semaines après la naissance. Tout cela assombrit sérieusement mon hospitalisation. Mon comportement et mes dires en salle d'accouchement exprimèrent malheureusement à merveille ce mal-être... Toute la souffrance que j'avais accumulée ces derniers mois se déferla sur la sage-femme qui, me faisant une épisiotomie à vif, finit par me faire perdre le peu de raison qu'il me restait alors ! Je vous passerai les injures qu'elle subit et pire encore lorsqu'il fit son apparition dans notre monde... S'apprêtant à me le poser sur le ventre, je décrétai ne pas vouloir le voir et ceci tant que je n'aurais pas mangé quelque chose. Étant à jeun depuis la veille, rien n'était plus important pour moi que de manger !. Même l'expression d'incompréhension et de colère qu'avait du mal à contenir la sage-femme ne me fit pas changer d'avis.

Une fois mes deux malheureuses biscottes avalées et mon thé bu, je consentis enfin à le voir. Il s'était passé plus de deux bonnes heures entre mon accouchement et ce moment, et je n'étais absolument pas pressée de faire sa connaissance. Pourtant, lorsque je vis ce petit être si chétif et sans défense arriver dans mes bras, ma première pensée fut : *C'est moi qui ai fait ça !* Je fondis en larmes, le serrant contre moi comme si toute ma souffrance se volatilisait enfin.

Cependant, ma manière d'agir la veille me valut une visite des plus fâcheuses et contre toute attente d'une violence orale

extrême. Mais, comme nous le savons tous, chacun de nos actes a ses conséquences et j'en fis là l'expérience. C'était dans la matinée, je venais de me recoucher après ma toilette, mon fils dans les bras, me demandant comment j'allais pouvoir m'organiser avec ce nouveau venu si minuscule sur les marchés, lorsque l'on frappa à ma porte :

— Oui, entrez !

La porte s'ouvrit sur une femme d'une trentaine d'années, le visage dur et renfermé qui contrastait bizarrement avec l'éclat bleu gris de ses yeux clairs.

— Bonjour, je suis l'assistante sociale de ce service. Au vu des événements qui se sont déroulés hier et étant donné votre mal-être, si vous ne voulez pas garder votre enfant c'est maintenant qu'il faut nous le dire. Nous ferons le nécessaire.

Venant de prendre une gifle magistrale, blessée au plus profond de mon être, je lui répondis du tac au tac d'un ton aussi sec que le sien :

— Regardez-moi bien : est-ce que j'ai la tête d'une dépressive ? Allez, regardez-moi bien... C'est l'impression que je vous donne ? Non ! Alors dehors... !

J'en tremblais de tous mes membres. Comment pouvait-on me juger ainsi ? J'allais leur montrer que j'étais capable de m'occuper de lui. Que j'étais capable de faire comme toutes les autres femmes ayant eu un enfant. Pourtant, avec le recul et la sagesse des années, je pense que cette femme m'a donné la force et m'a obligée à relever le défi d'élever ce bébé seule.

Deux jours s'étaient écoulés et l'équipe soignante ne voulait toujours pas me laisser sortir, prétextant que mon fils n'avait pas encore pris suffisamment de poids. Pour moi, je voyais la perte de mes journées non travaillées, ce que je ne pouvais plus me permettre maintenant que nous étions deux. Je signai donc une décharge pour pouvoir sortir de cet endroit où je me sentais de plus en plus oppressée, comme si toute l'incertitude du personnel à mon égard pesait sur mes épaules. Et c'est ainsi que 11 jours après sa naissance mon petit ange fit son entrée très remarquée dans le monde des forains !

Avec la jeunesse, on a l'insouciance du lendemain sans penser à ce que peut impliquer un changement de vie lorsqu'un bébé arrive. Cela commença dès mon retour dans le monde du travail. Sans personne pour m'épauler, ce ne fut pas une partie de plaisir. Marchant difficilement à cause des points de mon épisiotomie, je rejoignais sur le parking de l'hôpital mon camion J9 avec difficulté. Lorsque je démarrai celui-ci le plus doucement possible, je ressentis à cause du frottement du siège une violente douleur qui me fit monter les larmes aux yeux. L'endroit était vraiment mal placé et la conduite était à la limite du supportable ! Pourtant, il n'y avait pas de questions à se poser, il fallait bien que je rentre chez moi et – pire encore – que je reprenne le travail au plus vite si je voulais pouvoir nourrir cet enfant. Les jours qui suivirent ne me permirent pas de m'apitoyer sur mon sort et encore moins d'imaginer ce que pouvait être le « syndrome du baby-blues » ! Mon problème immédiat et non des moindres était : mais comment s'occupe-t-on d'un bébé ?

Plus de 24 années se sont écoulées et je peux encore ressentir ce sentiment poignant de désarroi et de solitude face à tout cela. Tant de questions se bousculaient dans ma tête : *Serai-je vraiment capable de m'occuper de lui ? Pourrai-je lui apporter tout l'amour dont a besoin un nourrisson ? Cette satanée assistante sociale n'a-t-elle pas eu raison de me demander de le placer ?* Que l'absence de ma mère fut terrible en ces premières semaines de ma nouvelle vie de maman ! Elle aurait su me guider dans ces instants cruciaux d'une vie et nos désaccords me paraissaient alors si dérisoires à la vue de mon rôle de jeune maman...

Malgré toutes ces incertitudes, mes maladresses ont sûrement été le miracle de la vie : l'instinct maternel fut le plus fort et s'appropriera tout naturellement notre quotidien.

Un mois et demi après sa naissance, pour le 14 juillet, ayant déballé mes 15 mètres de banc à Cavalière en bord de plage, une foule de touristes arpentait nos stands en attendant l'heure du feu d'artifice. Il fut magnifique, se reflétant sur la mer dans un vacarme assourdissant amplifié par l'écho que nous renvoyait la crique. Ce fut un instant magique. Mon fils dormait sous le banc

dans son couffin recouvert d'une moustiquaire : même tout ce bruit n'avait pas eu raison de son sommeil ! Il n'en avait pas été de même pour le chien du camelot d'à côté : complètement affolé, il avait cassé sa chaîne pour fuir au plus loin ! Cela reste encore pour moi un de mes plus beaux souvenirs de cette époque. J'étais libre et heureuse, j'avais tout ce que pouvait souhaiter une femme auprès de son enfant. Cela reste des moments magiques que nous offre parfois la vie et qu'il faut savoir apprécier à leur juste valeur. Les journées de travail s'enchaînaient sept jours sur sept, ne me laissant ni le temps ni l'espoir d'avoir un moment de répit.

Durant le mois d'août, un incident vint perturber mon quotidien, me renvoyant à ce que j'avais vécu lors de mon hospitalisation et faisant ressortir mes vieux démons. C'était un dimanche matin à La Capte, sur un des plus grands marchés de France par sa longueur. Une aoûtienne venait régulièrement me rendre visite depuis bientôt trois semaines, non pour m'acheter quoi que ce soit, mais principalement pour s'extasier à la vue de mon fils. Elle ne manqua pas, comme à chaque fois, de me faire des éloges sur la façon dont j'avais le courage d'élever mon fils dans de telles conditions si difficiles selon elle. Ce fameux jour, étant là comme d'habitude de bonne heure pour profiter encore de la fraîcheur des pins, elle me demanda si elle pouvait prendre Angy dans ses bras. J'acquiesçai de bon cœur, en profitant pour servir quelques clients au passage. Lorsque je revins près d'elle, je remarquai qu'elle regardait mon fils différemment, comme si elle cherchait quelque chose, le soulevant, le tournant tout en faisant semblant de jouer avec lui. Elle dut voir mon changement d'attitude et s'empressa de reculer tout en le gardant dans ses bras en me débitant alors un monologue dont les paroles me laissèrent sans voix :

— Il a des yeux d'un bleu profond exceptionnel ! Je me doute bien que votre vie ne doit pas être rose tous les jours avec un bébé si petit sur les marchés... Moi, je vis à Paris et j'ai moi-même une fille qui doit avoir à peu près votre âge. Chacun porte sa croix et, pour son malheur, elle ne peut avoir d'enfant. Malgré tous les essais médicaux et même l'adoption qui est pire qu'un parcours du combattant, je vous assure qu'elle désespère et finira en

dépression si on ne trouve pas une solution à son malheur. Voilà plusieurs semaines que je vous observe vous et votre bébé et, après en avoir discuté avec ma fille, nous avons une proposition à vous faire...

Elle prit une grande respiration, comme si elle cherchait du courage pour finir son discours :

— Si vous le désirez et sans aucun jugement de notre part, nous pouvons vous faire une proposition d'adoption. Votre prix sera le nôtre...

Le choc fut terrible. Je me demandais si ce que je venais d'entendre était bien réel. Mais la réaction immédiate de mon voisin qui tenait le banc à côté confirma bien la réalité de ses dires. Il lui arracha littéralement mon fils des bras, provoquant les pleurs de celui-ci vu la dureté du geste. Cela décupla la colère de Dédé qui la chassa sans ménagement, lui jurant que s'il la revoyait dans les parages elle ne serait pas déçue du voyage ! Durant cette altercation, le temps s'était suspendu, je n'arrivais ni à bouger ni à reprendre le cours des choses comme si mon cerveau s'était mis en stand-by. J'avais l'impression qu'elle m'avait volé ma crédibilité en tant que mère, faisant remonter d'un seul coup toutes mes craintes antérieures. Je sus dès lors que cette blessure ne se refermerait jamais et qu'à la moindre faille ou défaillance de ma part je serais de nouveau déstabilisée.

Comment aurais-je pu abandonner la chair de ma chair après tous les obstacles que nous avons déjà rencontrés ? Comment avait-elle-même pu oser me le demander ? Après la colère, un sentiment d'indignation et d'incompréhension m'envahit. Mais ce qui est le plus étonnant après toutes ces années c'est qu'à présent, en tant que maman, je peux comprendre la détresse qui avait produit cette requête : que ne ferions-nous pas pour nos enfants ?... La moralité de cette mésaventure fut la certitude que j'avais fait le bon choix en gardant mon fils. Cela faisait quand même la seconde fois que l'on me suggérait de me séparer de lui et, comme je le disais auparavant, cette blessure reste bien là, sournoise. Elle me rappelle chaque jour que toute notre vie nous sommes dans l'inquiétude permanente pour nos enfants.

La vie reprit petit à petit son cours, m'obligeant à enfouir cette mésaventure tout au fond de mon être, m'interdisant de trop me familiariser avec ma clientèle. Les jours commencèrent de nouveau à se raccourcir, marquant peu à peu la fin de la période estivale. Les Hyérois reprirent leurs habitudes dans la tranquillité de l'après-tourisme, nous laissant la quasi-totalité de ces kilomètres de plages désertes. J'enchaînais mon travail et mon rôle de maman avec la même fougue, croquant la vie à pleines dents aussi intensément qu'auparavant. Mon train de vie était toujours le même, étant malheureusement plus cigale que fourmi ! Je tenais encore ce rythme-là durant deux bonnes années, flambant l'argent gagné de mes braderies en omettant de mettre quelques deniers de côté. Puis l'hiver de cette dernière année fut particulièrement froid et difficile financièrement pour le milieu des forains. Mon fils commençait à grandir et je voyais bien que je ne pourrais pas encore tenir longtemps sans d'autres entrées de numéraire. Je ne pouvais plus continuer à lui imposer ma vie de bohème qui convenait à une femme seule mais non à une mère devant subvenir seule aux besoins de sa progéniture.

J'avais beau repousser le problème un peu plus chaque jour, je savais que tôt ou tard je devrais prendre une décision – et la bonne ! Mais je n'étais pas encore prête et décidais de faire l'autruche encore quelque temps. Et puis, lorsque je me convainquis enfin que j'étais arrivée à la limite de ce que nous pouvions tous les deux supporter, je finis par liquider mon stock en attendant de trouver un job « comme tout le monde ». J'avais beau essayer de me raisonner en me disant que c'était la meilleure solution, qu'un travail fixe m'apporterait un salaire mensuel régulier sans hauts ni bas, rien que cette pensée me rendait malade ! Car cela voulait dire : fini les jours exceptionnels et mirobolants de certaines soirées d'été, fini cette liquidité qui me permettait de flamber au casino de Bandol ou d'Hyères quand le cœur m'en chantait ! J'avais toujours géré ma vie professionnelle à ma guise en tant que commerçante ambulante et patronne de bar auparavant, sans aucune contrainte : rien que la pensée de devoir dépendre d'un patron ou – pire – d'une patronne me rendait folle de rage. Ma

seule consolation, si petite soit-elle, était que je devais faire ce sacrifice pour mon fils...

Je mis encore quelque temps à me faire à cette évidence, sachant qu'il ne me servait à rien de me torturer l'esprit, car la seule et unique solution était celle-là et qu'il devenait urgent que je m'y pliassse !

Chapitre III

La mort dans l'âme, je commençais donc à rechercher un job sans grande conviction. Rien ne m'intéressait dans les offres d'emploi qui couvraient les murs du Pôle Emploi telles de vieilles guirlandes suspendues. Pensant en cet instant à mon fils que j'avais exceptionnellement mis à la crèche, je me forçai une dernière fois à me concentrer sur ces dernières, vérifiant que je les avais bien toutes lues. Lorsque l'une d'entre elles attira mon attention : « Agence de sécurité en pleine expansion recherche personne de préférence féminine sans formation obligatoire, formons notre personnel ».

Ma curiosité fut plus forte que la perspective d'une quelconque embauche. Je jetai donc mon dévolu sur celle-ci sans imaginer une seule seconde qu'elle allait changer à tout jamais ma vie...

Je me souviens de mon premier entretien d'embauche comme si c'était hier. Le bureau dans lequel on m'avait demandé d'attendre était cosu mais confortable. En face de moi se trouvait un homme d'une trentaine d'années au regard franc et soutenu. Il était bel homme et le savait, l'idée me traversa même l'esprit qu'il devait en jouer et en abuser. Mon instinct à ce sujet ne me trompait guère, ce qui se confirma quelques mois plus tard. Sa voix claire et directive me sortit de mes pensées :

— Vous commencerez votre formation dès lundi prochain en doublure avec un de nos meilleurs agents. C'est une femme elle aussi. Présentez-vous à l'ouverture ce jour-là, elle vous attendra à l'accueil.

Bien qu'ignorant ce que l'on attendait de moi, à part le fait de « jouer au chat et à la souris » avec un présumé voleur ! Je n'en étais pas pour autant inquiète. Je n'avais rien à perdre. Il fallait qu'elle comprenne que ce n'était pas là un caprice et, surtout, que j'étais capable de travailler pour autrui. Pour le reste ce serait facile, je m'adaptais vite. Rien que l'idée de devenir « agent de sécurité » me faisait bien rire. Oh, bien entendu, l'appellation est pompeuse pour qui s'imagine un grand costaud musclé affublé d'un chien à ses côtés ! Moi, je n'étais qu'une jeune fille de 27 ans qui avait du mal à comprendre comment elle ferait pour distinguer un client d'un voleur...

Ce fameux lundi arriva. On m'avait demandé d'être vêtue d'une tenue simple et pratique. Chaussée de bonnes chaussures (de préférence des baskets) afin de pouvoir arpenter pendant huit heures d'affilée les allées interminables de ces grandes surfaces. Ne voyant personne m'attendre à l'entrée, on la fit appeler au micro. On m'avait expliqué que, pour ce job, on préférait des femmes parce qu'on prêtait moins attention à celles-ci lorsqu'elles poussaient un caddy. Pour moi, je ne voyais aucune différence !

Lorsqu'elle s'approcha de moi, ma première réaction fut très féminine. J'englobai en une fraction de seconde le personnage (comme seule une femme sait le faire). Elle était grande et assez forte, sa taille lui donnant même une certaine prestance. On ne peut pas dire qu'elle était jolie, ce qui flatta mon *ego* et me permit de me sentir tout de suite plus à l'aise :

— Bonjour, je m'appelle Monique.

Elle entra immédiatement dans le vif du sujet sans même me laisser le temps de me présenter ! Elle aussi avait fait le tour de ma personne, pensant certainement que je n'étais qu'une pim-bêche sans envergure et qu'elle aurait vite fait de me mettre sur la touche. Ses pensées se lisaient comme dans un livre ouvert !

— On m'a dit que tu n'avais jamais travaillé dans ce secteur, ni même pour un patron : c'est vrai ?

— Oui, c'est exact, mais je ne demande qu'à apprendre. J'ai une assez bonne mémoire, ce qui me facilite souvent les choses. Pour le reste, je n'ai pas les deux pieds dans le même sabot !

Si elle me prenait pour une midinette sans cervelle, c'était raté. Les dés étaient jetés. De plus, je n'avais absolument pas envie d'étaler ma vie privée à la première venue et encore moins à ce genre de personne. Elle me jeta un regard en biais pour bien me faire comprendre que, pour l'heure, c'était elle qui avait la mise. J'étais bien décidée à lui prouver que j'étais tout aussi capable qu'elle de faire ce job.

Je ne vous raconterai pas les ficelles du métier, mais avec de l'assiduité et un bon sens de l'observation j'avoue que dans 80 % des cas, lorsque l'on prend une personne en filature, cela se conclut sur l'interpellation de celle-ci avec la marchandise dérobée. Au bout d'une semaine d'apprentissage, je fus lâchée seule au milieu de ces dédales de rayons sans fin à faire de la surveillance huit heures par jour. Dorénavant, mon objectif était de prouver à cette Monique qu'elle s'était trompée et que seule je ferais mon travail aussi bien qu'elle. La seule certitude du moment était que je ne ferais pas ce job pendant des années ! Je ne me donnais pas plus de six mois dans cette société, juste le temps de renflouer mes comptes et « vogue la galère ». J'étais loin de me douter de ce que l'avenir me réservait !

Quelques jours plus tard, je fus convoquée à l'agence pour signer mon CDD, et c'est là que je le vis pour la première fois. J'avais le nez plongé dans mon contrat, paraphant chaque bas de page, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir derrière moi. Machinalement, je me retournai. Il était là, dans l'encadrement de la porte, ne laissant aucun espace de chaque côté. Il incarnait la force, d'une corpulence imposante il émanait de sa personne une assurance qui forçait le respect. Comme peu de choses et de gens m'avaient impressionnée jusqu'alors, il me déconcentra et j'eus du mal à me remettre dans mes formulaires. Dès lors, je fus intriguée par ce personnage. Ce fut Guy qui rompit le silence en faisant les présentations :

— Je te présente notre nouvelle recrue, Sabine, et M. Se... le dirigeant de l'agence.

Son regard se posa sur moi et je me sentis comme écrasée par une chape de plomb. J'étais comme hypnotisée par le bleu acier de ses yeux dont je ne pouvais me détacher :

— Bonjour Mademoiselle, bienvenue parmi nous.

Ce furent ses seuls mots, et il repartit comme il était venu.

S'enchaînèrent alors mes premières semaines de travail. Mon job était assez répétitif bien que peu banal suivant les interpellations que l'on faisait ! À la fin de chaque journée, nous devions remplir un carnet de route sur lequel était inscrite chacune de nos interpellations avec la description des marchandises volées ainsi que leur montant. Guy (le responsable du personnel) venait régulièrement sur nos secteurs contrôler nos cahiers d'informations et s'assurer du bon fonctionnement de tous les agents en fonction, y compris les maîtres-chiens. Peu à peu, je fis sa connaissance, concernant mieux le personnage. C'était un homme qui aimait plaire, je ne m'étais pas trompée lors de notre première rencontre. Il ne déplaisait pas aux femmes et son statut dans l'agence lui permettait maintes conquêtes. Après m'avoir fait une cour assidue, je cédai à son petit manège en lui précisant bien qu'il devrait respecter certaines règles. La première – et non la moindre – était que je ne voulais en aucun cas entendre parler d'une relation à long terme, la seconde était que je ne voulais pas qu'il s'attachât à moi ou qu'il s'attendît à ce que je pusse tomber amoureuse de lui, sinon rien n'était envisageable. Il sembla amusé et surpris de ma requête, m'expliquant que pour lui c'était plutôt l'inverse et qu'il avait généralement du mal à se débarrasser de ses conquêtes ! Il accepta sans hésitation, curieux de voir où tout cela nous mènerait.

Dès lors, mes soirées furent rythmées entre celles organisées où l'on retrouvait régulièrement des employés de l'agence bien accompagnés et les soirées privées où tout le gratin de la haute société politique devait faire acte de présence. C'est ainsi que je revis mon patron pour la deuxième fois lors d'une soirée qui avait débuté dans l'un des restaurants les plus prisés de Toulon.

La nuit venait de tomber et le panorama était à couper le souffle ! L'établissement reposait au bout d'une des plus belles

baies de la côte varoise. Une brise chaude rappelait la journée agréable qui venait de s'achever. Nous venions de nous garer lorsqu'une voiture fit de même près de nous.

— Tiens c'est André qui arrive. Il est accompagné de sa meilleure amie, Annie. Tu verras, elle est vraiment marrante et, pour rien te cacher, c'est vraiment une jolie fille !

En effet, une femme d'une quarantaine d'années sortit de la voiture. La première chose qui attira mon attention fut ses longs cheveux blonds qui encadraient un visage ravissant. Tout en elle inspirait la joie de vivre. Puis je ne pus m'empêcher de poser mon regard sur ce patron si énigmatique. Dans la pénombre du parking, il me semblait encore plus imposant que la dernière fois que je l'avais vu. Il était très élégant, vêtu d'un costume à l'italienne, et elle parée d'un tailleur fait sur mesure pour ne pas vous dire le nom. Ils formaient ainsi un couple tout droit sorti d'Hollywood !

Tout en montant les marches du perron, Annie hâta le pas pour me rejoindre et engagea la discussion :

— Ça fait longtemps que tu vois Guy ?

Cela avait au moins le mérite d'être direct. Ce ne devait pas être la première fois qu'elle rencontrait une de ses conquêtes et je décelais une pointe de curiosité dans sa voix ! Je tâchais de donner au mieux le change le plus *désinvoltement* possible, comme si tout ceci ne me concernait guère :

— Non quelques semaines tout au plus. Et toi, tu connais André depuis longtemps ?

J'étais à mon tour vraiment curieuse d'en apprendre un peu plus sur lui et c'était l'occasion idéale !

— Nous deux ? Si tu savais, c'est une longue et vieille histoire ! Pour faire court, c'est un ami fidèle sur qui je peux compter.

Étant à peine plus en avant qu'elle, elle m'attrapa le bras, me forçant à lui faire face, puis contre toute attente, me relevant le menton, elle me fixa dans les yeux et dit :

— Tu es vraiment jolie, mais mon instinct me dit que tu n'es pas comme les autres. À mon avis, ils vont en baver avec toi ! Ils

ne savent pas ce qui les attend et tant mieux, ça va leur faire du bien et j'ai hâte de voir comment André va gérer tout ça !

Sur ce, elle éclata de rire comme si elle venait de faire une bonne blague et se dépêcha de rejoindre les hommes. Je restais là, plantée au beau milieu des marches, me demandant si j'avais bien entendu ce qu'elle venait de me dire...

— Tu te dépêches, belle brune, ou il faut que je vienne te chercher ?

Décidément, cette femme était incroyable et vraiment imprévisible. Je m'empressai de la rejoindre avant qu'elle ne me sortît d'autres bêtises. Elle m'attendait sur le seuil de l'entrée et, sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, bras dessus brase dessous elle enchaîna :

— Tu vis seule ou bien tu es mariée, ou plutôt tu as quelqu'un dans ta vie ?

Elle était vraiment déconcertante et tellement naturelle qu'on ne pouvait que lui répondre :

— Je vois de temps en temps le père de mon fils, mais rien de sérieux.

Son regard s'assombrit soudain et, contre toute attente, encore une fois elle sut me surprendre en me déposant un baiser sur la joue tout en me murmurant :

— Ne t'inquiète pas ce soir, la nuit est à nous et peu importe le reste, nous allons en profiter.

Elle me faisait penser à une femme-enfant passant du rire au sérieux sans demi-mesure. Je comprenais mieux pourquoi André l'appréciait tant ! Elle devait être sa bulle d'oxygène. Je cherchai du regard les hommes qui nous avaient devancées depuis un moment déjà. Ils étaient là, adossés au comptoir d'un bar qui prenait tout le hall d'entrée. Le décor était vraiment somptueux. Aucun mur ne délimitait la salle principale du bar où seule la mer se donnait en spectacle à travers de larges baies vitrées.

Toutefois, un homme attira mon attention. Il était d'un certain âge, avec un charme et une prestance qui forçaient le respect. Il se dirigea sans hésiter vers André qui le salua brièvement et ils s'isolèrent pour discuter. Ils avaient le même charisme et il devait sans

doute être le patron de cet établissement. Quelques minutes plus tard, ils nous rejoignirent, ce qui me permit d'entendre la fin de leur conversation :

— Je vous ai installés au fond de la grande salle comme d'habitude. Mesdames, messieurs : bonne soirée.

Notre petit groupe s'installa le temps qu'André nous rejoignît... Comme me l'avait prédit Annie, ce fut une de mes plus belles nuits.

Quelques mois passèrent, ponctués par le travail et les soirées presque chaque week-end. Au fil du temps, le charme de Guy ne me fit plus grand effet. Il était banal, petit sous-chef sans envergure. De plus, j'évoluais dans un monde qui n'était pas le mien, comme si mon entourage me tenait à l'écart de je ne sais trop quoi le temps d'accéder à autre chose, c'était l'impression qu'ils me donnaient tous. Je décidai donc de mettre fin à ces sorties du jour au lendemain sans aucune explication et en fis de même pour ma relation avec Guy. Il ne me restait plus qu'un mois et demi avant la fin de mon CDD et je ne comptais pas le renouveler. Il allait me falloir trouver un autre job au plus vite si je voulais faire la fine bouche.

Chapitre IV

Je passai les semaines suivantes à surveiller les offres d'emploi susceptibles de me convenir, mais rien d'intéressant. À vrai dire, je cherchais sans trop chercher, me demandant vraiment si j'étais faite pour travailler pour une autre personne que moi-même. Jusqu'à ce fameux soir où je reçus un appel assez surprenant :

— Bonsoir Sam, je ne te dérange pas à cette heure tardive... ? Il y a quelqu'un au bout du fil ? C'est Big Boss ! dit-il d'un ton ironique.

Il savait très bien que c'était le surnom qu'on lui donnait lorsque l'on parlait de lui.

— Non, vous ne me dérangez pas, j'étais en train de zapper, rien d'intéressant ce soir à vrai dire. Je suis juste un peu surprise, c'est tout. »

— Ça, je n'en doute pas. Si je me permets de t'appeler, c'est que ne te voyant plus depuis quelque temps à nos soirées, je me suis dit que tu étais peut-être fâchée avec Guy... si ce n'est pas trop indiscret bien sûr !

Après une légère hésitation, me demandant si j'allais lui fournir des explications, je me décidai :

— Non, pas vraiment. J'ai simplement préféré mettre fin à cette relation qui devenait stérile dans tous les sens du terme.

Je stoppai là mes explications, ne voyant pas en quel honneur je devais lui en raconter plus et ce n'est pas parce que Big Boss me téléphonait en personne que je devais lui raconter ma vie ! Un rire chaud et spontané me déchira les tympanes. L'entendre rire

comme cela était surprenant. Jusque-là, j'avais plutôt l'image du patron très réservé. J'allais couper court à notre conversation lorsqu'il me devança, comme s'il venait de lire dans mes pensées :

— Juste un petit instant s'il te plaît, ce n'est pas la peine de te vexer. Pour moi, il n'y a rien d'étonnant, j'en étais presque certain.

Il commençait à m'agacer avec sa manière de me tutoyer. Je ne le connaissais pas plus qu'une relation employée-patron et sa curiosité était on ne peut plus déplacée !

— Je m'explique : je l'avais prévenu de ce qu'une fille comme toi se laisserait vite. Je ne me suis pas trompé et je m'en réjouis, c'est aussi simple.

Je repris le cours de la conversation en insistant bien sur mon vouvoiement :

— Ça a vraiment l'air de vous amuser ? Je pensais qu'un homme aussi occupé que vous, et que l'on ne voit presque jamais, avait autre chose à faire que de s'occuper des petits potins de ses employés...

— Oui, très amusant je l'avoue ! Mais trêve de plaisanterie : j'aimerais vraiment que nous poursuivions cette conversation en dehors d'un contexte professionnel et autrement qu'au téléphone.

Là, pour le coup, il venait de dépasser les bornes ! J'étais piquée à vif. Je n'étais pas femme à changer de partenaire au gré du vent et encore moins une de ses call-girls pour ses soirées de luxe ! C'était mal me connaître.

— Pour votre gouverne, je ne saute pas du coq à l'âne aussi facilement que vous pouvez le penser. En revanche, si l'âne en question a du caractère et d'autres qualités, pour ma part je ne serai en aucun cas la carotte qui le fera avancer !

Et je lui raccrochai au nez, soulagée de qu'il n'eût pas le temps de me répondre. Dans les secondes qui suivirent, je réalisai ce que je venais de lui dire en pensant aux conséquences que cela pouvait avoir. J'avais dépassé les bornes. Je n'aurais pas été étonnée qu'il me fit payer tout cela professionnellement parlant. Je me voyais déjà congédiée avant même d'avoir pris moi-même mes disposi-

tions. On dit que la nuit porte conseil, mais pour moi celle-ci fut interminable.

Le lendemain matin, tout en me maquillant j'essayais de me reconforter en me disant : *Fais-toi la plus belle pour ce dernier jour de travail*, tournant tout ceci en dérision et me disant qu'il y avait pire qu'un renvoi ! Bien que Big Boss ne venait que très rarement sur nos lieux de travail comme je vous l'ai déjà dit, j'appréhendais tout de même de le voir débarquer, car pour le coup ce serait vraiment moi le problème ! Je me consolais en me promettant que j'aurais le dernier mot et que je lui dirais ce que je pensais.

À mon grand étonnement, la journée s'acheva sans que je le visse pointer le bout de son nez. À part celui de Guy qui était venu comme chaque jour faire le tour des équipes. Aucun changement à l'horizon, il arborait toujours son petit air charmeur comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Un tas de questions fusaient alors dans ma tête : *Big Boss n'a-t-il pas eu le temps de parler à Guy de mon renvoi ? Ou bien préfère-t-il me l'annoncer en personne (ce qui collerait mieux à son personnage) ?* La fin de semaine arriva enfin, chaque jour de travail pour moi n'avait été que stress en attendant son arrivée, mais en vain. Ce vendredi-là, je me faisais une joie de penser au week-end qui arrivait. J'avais prévu un pique-nique en bord de mer avec mon fils. Rien qu'à cette idée, la tension retomba. J'étais dans mes pensées à mille lieues des allées que j'arpentais pour cette dernière heure de travail lorsqu'au détour de l'une d'entre elles je tombai nez à nez devant lui. Profitant de l'effet de surprise, il se recula et me dit :

— Bonjour ! Je crois que nous avons été interrompus l'autre soir lors de notre conversation...

J'étais plantée devant lui les bras ballants, encore effarée de le voir là. Comme à mon habitude dans ce genre de situation me dépassant, je sentis la colère monter en moi en une fraction de seconde :

— Tout au contraire, je pensais que celle-ci était belle et bien terminée, je n'ai rien d'autre à ajouter !

Il se rapprocha alors de moi et, baissant la tête pour se mettre juste à ma hauteur, il ajouta d'un ton sec et cassant :

— Eh bien, moi je n'en ai pas fini, je t'attends demain matin à 8 h 30 dans mon bureau.

S'apprêtant à repartir en sens inverse, il fit de nouveau volte-face en précisant :

— Au fait, bien que demain soit un samedi, cela n'en reste pas moins une convocation officieuse et si tu ne veux pas qu'elle en devienne officielle il vaut mieux que tu sois à l'heure. C'est dans ton intérêt, à moins que je ne me sois trompé sur ta personne !

Cette fois-ci c'était moi qui tournai les talons sans même lui répondre. Il pensait me manipuler comme une marionnette : c'était mal me connaître. En partant, je sentis son regard dans mon dos me transpercer. Je savais qu'il ne me quitterait pas des yeux tant que je serais dans son champ de vision. Pour qui se prenait-il ? Je savais bien que ce n'était pas le genre d'homme à qui on devait tenir tête. Mais je n'étais aux ordres de personne et encore moins de ceux d'un homme qui, prétextant son statut de patron, croyait que tout lui était permis !

Je rentrais chez moi éreintée et vexée de ce qui venait de se passer. Pour le coup, mon week-end était gâché !

Bizarrement, au cours des heures qui suivirent notre entrevue, je vins à me sentir de plus en plus mal à l'aise rien qu'à la pensée de ne pas aller à ce fameux rendez-vous. Pourtant, c'était bien ma volonté de faire ainsi, mais en me ressassant sans cesse ses dernières paroles elles finirent par laisser place à une part de curiosité. Quelle raison allait-il invoquer pour mon renvoi ? De quels arguments se servirait-il, sachant que malgré ma formation prématurée dans ce nouveau job j'étais devenue rapidement – comme ils disaient – un « bon élément » ? Pour ma part, si je changeais d'avis, notre dernier tête-à-tête devrait lui donner raison sur un seul et unique point : j'allais lui montrer que je n'étais vraiment pas comme les autres et il allait en comprendre tout le sens ! Je devais trouver le meilleur moyen de tirer ma révérence. Je mis encore une bonne partie de la nuit à trouver une solution et j'en

conclus finalement que le mieux était de lui donner ma démission...

Lorsque le réveil retentit, je mis un moment à faire surface, me répétant sans cesse le discours que j'avais préparé. Mais, là encore, rien n'allait se dérouler comme je le pensais.

À 8 h 30 tapantes, j'étais devant la porte de son bureau, juchée sur mes escarpins et cintrée dans un tailleur qui – je le savais – me mettait en valeur. Il ne m'oublierait pas de sitôt et je lui montrerais que « oui » on pouvait aller à l'encontre de ce que Monsieur décidait. Je frappai à sa porte non sans réticence :

— Entre, c'est ouvert !

Et, sans même me jeter un regard, il poursuivit :

— Juste quelques signatures et je suis à toi...

Profitant de ce qu'il soit occupé, je m'approchai de son bureau, sortis une feuille de mon sac à main et la déposai au plus vite :

— Je viens vous présenter ma démission.

Calmement, il leva les yeux sur moi, attrapant ma lettre au passage tout en faisant le tour de son bureau. Il vint alors se placer en face de moi et, d'un geste sec, la déchira. J'étais sidérée, ce qui dut se lire sur mon visage, car il éclata de rire comme si à chaque fois qu'il me surprenait cela le mettait de bonne humeur ! À la seule différence que je n'avais pas envie de rire et encore moins de perdre mon temps alors que mon fils m'attendait pour un pique-nique... Puis, reprenant un peu de sérieux, il poursuivit :

— Je crois que nous nous sommes mal compris. Reprenons du début... Tu ne m'as pas laissé le temps de m'expliquer. Je ne vois pas en toi une quelconque conquête. Je veux tout simplement prendre le temps de faire ta connaissance et c'est pour moi un luxe que je ne me permets que très rarement, car crois-moi le temps c'est pour moi beaucoup de travail et d'argent : je ne peux pas me permettre de le gâcher. Je sais que tu es différente et mon instinct me dit que je dois chercher à mieux te connaître et il est vrai que c'est dans mon intérêt – de plus, si je ne me trompe pas, ça en deviendra le tien aussi. J'ai payé mon premier employé avec ma carte de crédit, car je venais tout juste de démarrer et je n'avais aucune trésorerie pour ma société. Maintenant, j'ai plus de 80

salariés. Pour toi, je savais que j'étais sur la bonne voie : je fais entièrement confiance à mon sixième sens, je sais que tu es différente...

Alors là, c'était bien la première fois que je venais de me faire « clouer le bec ». Je ne m'étais en rien préparée à ce genre de discours et encore moins à la réponse que j'allais lui faire :

— J'ai bien entendu, mais pour l'heure mon fils m'attend pour un pique-nique et je ne vois rien de plus important.

Venant de me rendre compte de l'absurdité de mes propos, je me hâtai de tourner les talons, me sauvant comme une voleuse. Je dévalai les escaliers, allant jusqu'à en oublier l'ascenseur, ayant trop peur qu'il lui prît l'idée de me rattraper ! Je me sentais lamentable.

Après un week-end désastreux où même la joie et les rires de mon fils ne réussirent à dissiper ma mauvaise humeur, je me retrouvai ce lundi matin de nouveau à devoir aller travailler ! Mais je ne comptais absolument pas le faire. Je décidai donc de prévenir la secrétaire de l'agence de mon absence pour ce jour lorsque celle-ci me devança en m'annonçant que je devais me rendre au bureau en fin de matinée afin de signer mon CDI, juste avant de prendre mon poste. J'en profitai pour la tenir au courant de mon absence :

— Cela tombe bien, j'allais justement vous appeler : j'ai une violente migraine et je suis incapable de travailler dans cet état. J'en suis vraiment désolée.

Et je raccrochai sans même attendre une réponse, agacée rien qu'à l'idée qu'il comptait que je signasse un quelconque contrat sans même m'en avoir informée. Il n'avait toujours pas compris que ce n'était pas lui qui prenait les décisions à ma place. Pourtant, à l'inverse de mon ressenti, j'étais intriguée de voir où tout cela pouvait me mener même si je savais que je ne maîtrisais pas tout. Mon instinct me disait qu'il me fallait être à la hauteur si je voulais poursuivre dans cette voie : mais à la hauteur de quoi ? Belle question, le problème majeur était que je n'avais pas toutes les cartes en main et que je ne savais pas comment me comporter

envers lui. Alors, comme à mon habitude, j'allais laisser faire le temps ; lui seul me permettrait de voir un peu plus clair.

Je repris donc mon service le mardi matin sans grand enthousiasme. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je le vis adossé à un coin de l'accueil, chuchotant à l'oreille d'une hôtesse en riant comme lui seul sait le faire ! Pour clôturer le tout, Guy était là aussi. Ce n'était pas dans leurs habitudes d'être tous les deux de bon matin sur un même poste. Je m'approchai d'eux en essayant de dissimuler au mieux mon inquiétude.

— Bonjour Sam ! Ponctuelle à ce que je vois, c'est une qualité qui me plaît.

Il n'allait pas me faire croire qu'il était venu là pour faire le travail de son sous-fifre !

— Bonjour, si vous étiez là un peu plus souvent vous sauriez que je suis toujours à l'heure. Je peux aller prendre mon poste ou vous avez besoin de moi ?

— Guy allait justement faire le tour de ronde avec un nouvel agent. Il te le présentera plus tard. Pour ce qui est de nous, nous avons quelques petits détails à régler dans le bureau de garde. Tu me suis ?

Quelle question ! Avais-je le choix ? Les dés étaient jetés. J'allais – je le sentais – avoir droit à une remontée de bretelles magistrale concernant mon attitude et mon entêtement lors de notre dernière entrevue. Mais cette fois-ci je m'y étais préparée. Une fois le pas de la porte passé, son regard changea en une fraction de seconde, passant du bleu à un gris acier conférant de la sévérité à son visage qui avait jusque-là été plutôt jovial.

— Nous n'allons pas jouer au chat et à la souris encore longtemps. Mon temps est précieux. Donc je souhaite que tu signes ce contrat dans la semaine. Lorsque je reviendrai d'un voyage d'affaires d'ici une dizaine de jours, je te contacterai et te ferai connaître cette entreprise ainsi que ses branches parallèles. Dans mon métier on n'a pas le droit à l'erreur. Chacune de mes décisions est réfléchie et appropriée en fonction des demandes qui me sont faites. Je ne suis pas sur un terrain de jeu. J'espère que tout

ceci est bien clair ? Dans les prochains jours, je m'informerai du bon suivi de ma demande. À très bientôt.

Et il repartit comme il était venu, sans même me laisser la moindre chance de m'expliquer. Le pire dans tout cela, c'est qu'il n'avait même pas daigné me demander mon avis ! De nouveau, la colère monta en moi : cela devenait récurrent avec lui et je ne supportais pas que l'on me déstabilisât ainsi. C'était à moi de prendre ma décision, même si je ne savais pas encore laquelle prendre. Mais, de nouveau, rien n'allait se dérouler comme prévu.

Chapitre V

Ce samedi 23 octobre est le jour qui changea mon parcours professionnel en influençant considérablement celui de ma vie privée. J’achevais ma semaine de travail non sans soulagement. Je comptais bien passer un dimanche des plus communs, sans imprévu quel qu’il soit...profitant de l’absence de Big Boss et n’ayant toujours pas signé mon CDI, me laissant le temps de réfléchir à la suite des événements. S’il voulait me garder dans son agence, je comptais renégocier quelques points financiers et attendais son retour pour en discuter. Bien que ce ne fût pas gagné d’avance, j’allais me faire un malin plaisir de voir jusqu’où il irait pour me garder.

Mais les heures qui achevèrent cette fin de matinée allèrent tout autrement. La violence du « fait divers » qui suivit fit la une des journaux – y compris télévisés – pendant plusieurs jours...

C’était la fin de matinée et, comme partout en ces débuts de week-end, la foule était dense. J’étais non loin de l’entrée principale, flânant dans les rayons « lingerie féminine » lorsque j’entendis des cris couvrir le brouhaha. Je m’arrêtai, essayant de localiser ces voix, et je crus reconnaître celle de Bernard, l’un de mes coéquipiers (car nous étions trois les jours de grande affluence). Ma première pensée fut qu’il venait d’interpeller un client qui ne voulait pas le suivre au poste de garde et que les choses s’envenimaient. Mais rien d’alarmant pour moi à ce moment-là. Je me rapprochai pour en savoir un peu plus et voir s’il avait besoin de moi comme c’était parfois le cas. Arrivant près des caisses, les cris se

transformèrent peu à peu en ordres et hurlements frisant presque l'hystérie. Surprise, je pressai le pas, pensant que ce devait être plus grave que je me l'étais imaginé. En bifurquant devant les cabines d'essayage, poussant toujours mon caddy, je me trouvai confrontée à une scène tout droit sortie d'un film policier ! Un homme enrubanné d'un keffieh affublé de lunettes de soleil braquait un canon de revolver sur la tempe d'une caissière en lui hurlant de vider sa caisse. J'étais ahurie devant un tel spectacle, me demandant si ce que je voyais était bien réel. J'étais là, tétanisée, les mains crispées sur mon chariot, incapable d'aucune réaction lorsque je vis soudain Bernard – qui était arrivé juste après moi – enlever sa veste bleu foncé de sécurité (très reconnaissable) et se mettre à plat ventre, rampant jusqu'à l'agresseur. Arrivé presque à sa hauteur, il sauta sur lui pour saisir sa main gauche en lui assénant un coup de poing dans la mâchoire. Les deux tombèrent à terre, un coup de feu retentit. Lorsque le bruit détonant de l'arme à feu arriva à mes oreilles, il me fit l'effet d'un électrochoc. Sortant de ma torpeur, je me précipitai alors sur eux en hurlant :

— Bernard ! Bernard, tu es blessé ?

D'une voix blanche et tremblante, il me cria comme s'il était à des kilomètres de moi :

— Non, c'est bon. Rattrape-le, Sam : fonce !

Profitant de la panique qu'avait provoquée le tir, l'homme s'était relevé en récupérant l'arme qui avait glissé sous la caisse et il courait en direction de la sortie.

Sans réfléchir une seconde au risque que je courais, je me mis à sa poursuite, lui hurlant de s'arrêter comme si cela me donnait un peu plus de courage ! Lorsqu'il m'entendit, il se retourna en tirant dans ma direction. À cet instant précis, je remontai la jupe de mon tailleur qui m'empêchait de courir à mon aise en me débarrassant par la même occasion de mes talons qui ralentissaient ma course. Je voulais absolument le rattraper, mettant juste un bémol à cette poursuite qui s'était engagée : je me promis de stopper celle-ci si j'étais blessée, autrement rien ne m'arrêterait. Tout en courant, un autre coup de feu retentit, suivi d'un hurlement venant du salon de coiffure qui se trouvait juste un peu plus loin sur ma gauche. Arri-

vant à la hauteur de celui-ci, je vis une des employées s'écrouler devant le pas de la porte : elle venait d'être touchée au tibia. En une fraction de seconde, un dilemme se posa à moi : m'arrêter pour m'occuper d'elle ou poursuivre le braqueur ?

Mais l'évidence fut instantanée : j'étais là en tant qu'agent de sécurité. J'accélérai donc ma course, n'ayant plus qu'une idée en tête : son interpellation ! Soudain, en arrivant près de la caisse centrale qui se trouvait juste à la sortie du magasin, quelle ne fut pas ma surprise en voyant un second individu prendre en otage une caissière et hurler :

— Je vais tous vous tuer, dégagez !

Mettant à exécution ses dires, il tira : panique indescriptible dans la galerie. Des gens s'écroulèrent, blessés par les tirs. La caisse centrale surplombait l'alignement des caisses et, tout en descendant les escaliers en poussant l'employée qui hurlait, le malfrat rata une marche. Se rattrapant à la rampe, il la lâcha instinctivement, préférant rattraper son gros sac de sport qu'il mit en bandoulière au plus vite. Cette scène dura quelques fractions de seconde, mais la caissière en profita pour s'échapper. J'arrivai à mon tour, suivie de Bernard qui, ayant repris ses esprits, accourait en me criant :

— Vite, Sam, ils vont s'échapper par la sortie principale. Tu n'es pas blessée ?

— Non, ça va, ne t'inquiète pas. Au sas de sortie, il y a normalement le maître-chien : nous allons les avoir ! »

Nous accélérâmes notre course, persuadés de les rattraper. Ils étaient donc deux, j'espérais juste qu'il n'y en avait pas encore un caché quelque part. Devant l'entrée principale, je fus étonné de ne voir aucun des agresseurs : ils n'étaient plus là ! Freinant ma course, je m'aperçus que le maître-chien était bien à son poste, mais que son animal était assis à ses pieds, attendant je ne sais quel ordre. Son maître, pris de panique lorsque les deux malfrats avaient pointé leur revolver en direction de sa tête en lui ordonnant de ne pas bouger sous peine de mort, était complètement tétanisé, nous regardant passer comme si tout cela ne le concernait pas ! J'eus un instant d'hésitation, me demandant s'il fallait que je

m'arrêta pour le secouer comme un prunier ou continuer ma poursuite. Mais vu son état c'était peine perdue et j'accélérai ma course en direction de la sortie du parking. Je les vis à 50 mètres à peine de moi s'engouffrer dans une Polo dont ils venaient d'éjecter le conducteur. Philippe, mon troisième coéquipier qui avait fait le tour par le dehors, arriva en courant. Il cassa la vitre du côté conducteur avec un gros parpaing et essaya de lui arracher les clés. Tout alla alors très vite dans ma tête : je cherchais ce qui pouvait me servir d'arme pour me défendre en arrivant du côté passager de la voiture... lorsque j'aperçus sur ma gauche une petite porte ouverte où se trouvait le pâtissier de la boulangerie tenant un rouleau à pâtisserie dans sa main, regardant complètement ahuri ce qui se déroulait devant lui !

Je lui criai :

— Jette ton rouleau !

Voyant que je m'étais adressée à lui, il me montra celui-ci en me demandant bien confirmation vu l'absurdité de la situation...

— Tu attends quoi : que nous mourions tous ?

Il s'empressa alors de me le jeter. J'arrivai à la hauteur de la fenêtre où se trouvait le second agresseur. Celle-ci était ouverte et, prise d'une panique soudaine, je me mis à frapper sur sa tête toujours enrubannée de son keffieh en lui hurlant :

— Si tu sors, tu es mort !

Se voyant pris au piège, le conducteur se retourna vers l'arrière du véhicule et tira vers lui le gros sac de sport noir que j'avais déjà vu auparavant. Il en sortit alors une grenade et cria :

— Ah oui ? Eh bien, nous allons tous sauter !

Joignant le geste à la parole, il essaya de la dégoupiller. Philippe était à mi-corps coincé dans l'embrasure de la fenêtre et moi de l'autre côté j'essayais de frapper le bandit pour l'empêcher de mettre à exécution son dessein. Philippe essayait de faire de même en voulant attraper la grenade qui par miracle n'avait pas encore été dégoupillée ! Ne voyant aucune issue possible et essayant de se protéger un maximum des coups de rouleau à pâtisserie que je lui portais, il poussa la portière d'un coup de poing à la force sur-humaine, ce qui me propulsa à terre. Il se dégagea de la voiture,

suivi du conducteur qui profita de l'issue dégagée pour fuir. J'avais le souffle coupé et une forte douleur se diffusait dans tout mon corps. J'étais à terre et, ironie du sort, je n'avais pas lâché mon rouleau, le protégeant contre mon ventre comme s'il pouvait me sauver de toute cette violence ! Philippe accourut à mes côtés, essayant de m'apaiser afin que je pusse reprendre ma respiration :

— Calme-toi, respire doucement. Tu peux t'asseoir ?

— Oui, ne t'inquiète pas et dépêche-toi de les rattraper : ils partent vers le grillage. Prends le rouleau, ça peut toujours servir.

— Tu es sûre ?

— Oui, oui. Va vite, j'arrive !

Il se précipita dans leur direction avec une rapidité déconcertante. L'un d'entre eux était presque arrivé au grillage. Voyant que Philippe se rapprochait dangereusement, le second individu s'arrêta, l'attendant en position d'attaque, et lui décocha un méchant coup sur la tête. Philippe n'hésita pas un instant et le frappa à son tour sur le crâne avec le rouleau à pâtisserie. Celui-ci s'écroula, assommé. Le second, ayant suivi toute la scène du haut du grillage qu'il était en train d'escalader, redescendit immédiatement et revint vers eux pistolet en main :

— C'est malin, je suis obligé de te tuer !

J'entendis le coup partir et me cachai instinctivement la tête dans les mains : *Et après, pensai-je, ce sera moi... ?* Mais dans la précipitation la balle n'effleura que légèrement le crâne de Philippe. Sans même attendre de voir s'il l'avait achevé et voyant que son équipier ne se relevait toujours pas, il repartit en courant vers le grillage, abandonnant son complice. Philippe était abasourdi par ce qu'il venait de subir et resta près de l'individu à terre, le surveillant jusqu'à ce que la police arrivât enfin. Je ne pouvais pas laisser l'autre braqueur se sauver ainsi : je me relevai et me mis à foncer en direction du grillage d'où je le voyais s'éloigner rapidement. Mais, devant celui-ci, mon instinct féminin refit surface instantanément. Pour grimper à mon tour, il me fallait me débarrasser de ma jupe qui me gênait considérablement. Là n'était pas le problème, car il me restait toujours ma paire de collants dessous celle-ci... mais si j'étais blessée de l'autre côté on allait me

retrouver à moitié nue... Non, c'était impensable ! Alors j'analysai au plus vite la situation : pour pouvoir le rattraper, il me fallait faire tout le tour du parking de l'autre côté, reprendre la route jusqu'au pont et redescendre par le petit ruisseau. C'était encore jouable !

Derrière moi, le parking du Leclerc avait eu le temps de se remplir de camions de pompiers, de voitures banalisées, d'ambulances et des premiers journalistes qui voyaient déjà leur scoop du jour !

Je m'élançais en direction de la sortie lorsque je faillis être percutée par un véhicule arrivant à vive allure. Le conducteur s'arrêta net, descendit et – contre toute attente – me demanda :

— C'est vous Sam ?

Je percutai en un instant vu le nombre de sirènes que l'on entendait sans pour autant distinguer celles des pompiers ou de la police :

— Vous êtes flic ?

— Oui, où sont les autres ?

— Vite, il faut faire vite, sinon il va le tuer !

Et sans même attendre de réponse je m'engouffrai dans sa voiture. Je me demandais comment nous allions pouvoir remonter le long du ruisseau vu que la route était en sens unique et qu'il fallait aller jusqu'au prochain rond-point pour pouvoir s'en approcher. Mais la réponse fut toute trouvée : je vis mon nouveau coéquipier prendre cette fameuse route sans même se poser la question !

— Mais ça ne va pas, non ? On est en sens unique, on va se faire rentrer dedans !

— Pas le temps de faire le tour !

— Peut-être, mais pour moi j'ai eu ma dose pour aujourd'hui, je n'ai pas envie de mourir ! Il est où votre gyrophare ? Vous en avez un au moins ou on va se faire percuter... ? Vous m'écoutez ?

— Derrière... Regardez derrière, je ne peux pas tout faire.

— Eh bien, il fallait y penser avant, non ?

Entre deux zigzags, joignant le geste à la parole, j'essayai d'attraper celui-ci que je venais de repérer sous un tas de vêtements.

Si ça continuait comme cela, ce n'est plus la une des journaux que nous allons faire, mais celle des nécrologies !

Chapitre VI

Nous arrivâmes tant bien que mal au niveau du petit pont pour pouvoir rejoindre le ruisseau sans escalader encore je ne sais quel obstacle ! Bien entendu, mon partenaire s'arrêta aussi brutalement que lors de notre première rencontre, ce qui nous valut des coups de klaxon à n'en plus finir – sans m'attarder sur les injures qui accompagnaient ceux-ci. Je m'éjectai au plus vite du véhicule, m'imaginant déjà le pire pour Bernard ! Ne pouvant sauter du pont, je contournai la barrière et m'apprêtais à descendre sur les fesses vu la pente abrupte quand je m'aperçus que mon acolyte était toujours penché au-dessus de celui-ci comme s'il attendait la suite des événements...

— Vous faites quoi ? Vous venez ?

— Ah mais non, je ne descends pas : il y a de l'eau, je ne suis pas équipé pour !

— Vous plaisantez ? Le braqueur est armé, mon collègue ne l'est pas et moi encore moins... Si nous ne descendons pas, il va le tuer ! Il n'hésitera pas vu le carnage qu'il a déjà fait dans la galerie marchande ! Vous attendez quoi ? C'est votre job, non... ?

— Non, non : je ne descends pas, je vais demander du renfort.

Je n'en croyais pas mes oreilles ! Pour un policier en fonction, c'était l'apothéose. Prise d'une colère sans nom, je m'apprêtais à remonter l'attraper par le col de son blouson et l'obliger à redescendre avec moi lorsque j'entendis la voix de Bernard qui m'avait entendue lui hurler après :

— C'est toi, Sam ? C'est bon, pas la peine de venir... J'arrive, il m'a semé, c'est trop tard !

Me retournant vers ce froussard de fonctionnaire, je le fusillai du regard si intensément qu'il en baissa les yeux. D'un seul coup, une douleur violente me transperça le flanc gauche, me coupant la respiration. Venant de comprendre qu'il était sain et sauf que les dégâts étaient minimisés, je relâchai la pression et me sentis complètement anéantie, vidée de toutes mes forces.

— Remonte Bernard, remonte vite : il faut que nous retournions vers Philippe, il est toujours avec l'autre braqueur.

— J'arrive, calme-toi, c'est fini. Je te rejoins et on y va.

Son calme et sa présence me redonnèrent du courage. Je remontai dans la voiture à contre-cœur. Si j'avais eu le temps et la force de le faire, je serais rentrée à pied sans aucune hésitation tant mon dégoût était grand pour le conducteur ! Je commençais à trembler de tous mes membres, contrôlant difficilement mes gestes. La seule chose qui me donna la force de ne pas m'écrouler fut que je ne voulais absolument pas perdre la face devant ce policier. Je ressassais ma colère, me demandant comment j'allais bien pouvoir lui dire ce que je pensais de son comportement. Nous arrivâmes enfin sur le parking qui me paraissait encore plus rempli qu'à mon départ ! Je descendis le plus vite possible, je fis le tour du véhicule et, me mettant à la hauteur du chauffeur, je lui lâchai ces quelques mots avec tout le mépris que je ressentais :

— Je vous promets que nous allons vite nous revoir et que nous nous expliquerons sur votre comportement. Même s'il faut rendre des comptes à nos supérieurs, je n'en resterai pas là ! Vous pouvez me faire confiance ! Et croyez-moi, je suis plutôt du genre tenace...

Je le laissai sur ces entrefaites, lui tournant le dos sans même attendre une réponse. Nous retournâmes là où nous avions laissé Philippe et quel soulagement ce fut de le voir là assis sur les marches arrière d'un camion de pompiers, se tenant la tête ! Les policiers venaient d'embarquer le premier individu que nous avions intercepté. J'entendis alors la voix d'un secouriste qui se faisait de plus en plus lointaine, de moins en moins distincte. Je

me sentis vaciller, mais lorsque soudain j'entendis mon prénom dans un effort surhumain je me ressaisis :

— C'est vous Sam ?

— Oui, c'est moi.

Cela faisait la deuxième fois que des personnes qui m'étaient étrangères m'interpellaient de la sorte, comme si tout le monde me connaissait déjà...

— Rentrez dans le camion s'il vous plaît : nous allons vous emmener tous les trois aux urgences.

Bernard nous rejoignit. Il grimpa à côté de moi. Je me laissai aller contre son épaule : j'étais anéantie par tout ce qui venait de nous arriver. Je le regardais furtivement : son visage avait les traits tirés par une fatigue soudaine. Philippe était en face de nous et n'avait pas meilleure mine ! Bernard dégagea son épaule doucement de ma tête, me releva le visage de la paume de sa main et, contre toute attente, éclata de rire :

— Tu as vu à quoi tu ressembles ? On dirait que tu viens de prendre 100 000 volts !

Je n'avais même plus le courage de répondre. Je voyais bien que la jupe de mon tailleur était complètement déchirée, que mes collants avaient subi le même sort et que mes cheveux – une fois ma main passée dedans – étaient en anarchie complète ! Mais il n'y avait tout de même pas de quoi lui causer un tel fou rire...

De plus, j'avais mal dans tout le corps, comme si je venais de passer sous un rouleau compresseur. J'étais dépitée et à bout de forces.

Après un temps qui me parut une éternité, nous fûmes examinés et soignés aux urgences. Nous nous n'en sortions pas si mal en comparaison des clients qui avaient été blessés par des balles. Bernard avait un traumatisme crânien (à surveiller), Philippe de multiples contusions et une plaie superficielle (là où la balle l'avait frôlé) et moi deux côtes fêlées qui me faisaient horriblement souffrir à chaque mouvement. Maintenant, il ne nous restait plus qu'à attendre qu'Alain le gérant de l'agence vînt nous récupérer.

Chapitre VII

Je commençais à m'assoupir lorsque Bernard me sortit de ma torpeur en me donnant un coup de coude :

— C'est bon, je ne dors pas, mais je suis fatiguée d'attendre !

— Ne t'énerve pas, regarde Alain qui arrive. Lui, ce n'est pas 100 000 volts qu'il a pris, on dirait qu'il va faire une rupture d'anévrisme !

Je regardai furtivement ma montre : cela faisait une petite demi-heure que nous étions là ; pourtant, cela m'avait semblé une éternité ! Il fonçait droit sur nous, complètement affolé, essayant de répondre simultanément à ses deux téléphones portables en nous expliquant entre deux conversations que nous étions attendus au siège de la police judiciaire pour y être entendus :

— Alors là, mes enfants, chapeau ! Vous faites une sacrée équipe à vous trois !

Voyant notre incompréhension, il enchaîna :

— Ils n'en étaient pas à leur premier hold-up ! Celui-ci était le septième et la cerise sur le gâteau c'est qu'ils faisaient ça en famille : ce sont des frères ! Sincèrement, vous avez eu un sacré courage. André rentre du coup en catastrophe de son séjour de Grenoble. Il n'en croyait pas ses oreilles lorsque je lui ai expliqué ce qui venait de se passer. Il veut être présent lors de vos auditions. En attendant, bouche cousue !

Puis son regard se posa sur moi comme s'il venait de m'apercevoir. Il ôta sa veste de costume et la posa délicatement sur mes épaules. Cette fois, je ressemblais vraiment à un épouvantail ! Il se

tourna alors vers les garçons en leur faisant signe de monter en voiture :

— Allez, on y va les gars !

Le trajet de La Seyne-sur-Mer jusqu'au centre de Toulon n'en finissait pas. J'étais en état de choc, n'arrivant pas à faire de l'ordre dans ma tête et me posant sans cesse la même question : « Qu'est-ce qu'on allait faire là-bas ? » Mon seul désir était de récupérer mon fils, de rentrer chez moi prendre une bonne douche et de tourner la page ! Mais quelle utopie ! Ce n'était que le commencement de l'épopée...

Un quart d'heure plus tard, nous arrivions au bas d'un grand immeuble gris du centre-ville. Pendant tout ce temps, Alain avait eu le loisir de passer une bonne dizaine de coups de téléphone entre les avocats de l'agence, les conseillers juridiques – sans oublier ceux de la presse ! Cela prenait une ampleur qui commençait à me faire peur. Puis, tout en nous engouffrant dans le hall d'entrée, il nous donna ses dernières consignes :

— C'est au cinquième étage. Nous attendons dans le couloir tant qu'André n'est pas arrivé. Je pense qu'il ne devrait plus trop tarder. Je vais prévenir le commissaire de ce petit contretemps. Après, j'irai vous chercher des cafés, vous en avez bien besoin !

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un long couloir étroit. De chaque côté, des chaises étaient disposées comme dans n'importe quelle salle d'attente. Un peu plus loin sur notre droite se trouvaient deux policiers accompagnés d'un jeune homme menotté : ils semblaient eux aussi attendre d'être entendus. Tout en passant devant eux, je fus surprise de voir que celui-ci avait une drôle de tête : on aurait dit que celle-ci avait doublé de volume, mais que d'un côté ! C'était vraiment bizarre. Étant plongée dans mes pensées, je sentis alors Alain se pencher vers moi tout en me chuchotant :

— Eh bien, tu n'y es pas allée de main morte !... Tu l'as drôlement amoché !

J'étais sidérée : mais de quoi me parlait-il ?

— Ça ne va pas, non ? Je ne connais pas cet homme !

— Pour ton information c'est celui qui a tâté de ton rouleau à pâtisserie. Sacrée arme ! En attendant, heureusement qu'il avait son keffieh sur la tête, autrement il ne resterait pas grand-chose de celle-ci...

J'étais horrifiée par ce que je venais d'entendre ! Comment aurai-je pu imaginer un seul instant que c'était cet individu ? De plus, lors de notre rixe, mes coups n'avaient pas paru lui faire grand mal. Par la suite, j'appris qu'ils étaient sous l'effet de stupéfiant, d'où leur insensibilité à la douleur et leur force hors du commun !

Nous nous installâmes quelques mètres plus loin. Je me laissai tomber sur une chaise, complètement anéantie. Je ne sais plus combien de temps nous étions restés là à attendre les bons vœux de tous ces messieurs, lorsque soudain j'entendis l'ascenseur arriver à notre étage, ce qui me redonna un peu d'espoir. C'était bien notre Big Boss. Il arrivait en toute nonchalance, comme s'il s'agissait d'un de ses rendez-vous d'affaires. Il émanait de lui cette force tranquille qui impose le respect et, qu'on l'apprécie ou non, c'était incontournable ! Je n'osais regarder dans sa direction, craignant sa réaction au vu de la tournure des événements. Je baissais instinctivement mes yeux sur mes mains qui s'étaient mises soudainement à trembler. Et là, stupéfaction, je m'aperçus que la presque totalité de mes ongles étaient cassés ! La semaine précédente, j'avais dépensé une petite fortune pour me faire ce plaisir (car à l'époque c'était une nouveauté). Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase... Je m'effondrai en pleurs, répétant sans cesse :

— Je veux mes ongles, ils sont tout cassés, je veux mes ongles...

Alain me regarda d'un air ahuri, interrogeant du regard André qui venait d'arriver à notre hauteur. Il m'aida à me relever et me dit tout en me serrant dans ses bras :

— Calme-toi, ça va aller, c'est le contrecoup. Regarde-moi : des ongles, tu vas pouvoir t'en refaire poser des tonnes avec la prime que tu vas toucher !

— Je m'en fous, c'est ceux-là que je veux, vous comprenez ? Je n'en veux pas d'autres, c'est maintenant, tout de suite... !

Je craquais littéralement, racontant n'importe quoi entre deux sanglots.

— Respire profondément et écoute-moi. Ça va passer. Il faut que ça sorte, c'est normal. Tiens, prends ce paquet de kleenex, trouve les toilettes et va te rafraîchir, ça te fera du bien.

Sa voix était posée, comme si tout était normal. Rien ne paraissait ébranler cet homme. Je me sentis alors lamentable de me comporter ainsi face à lui et j'essayai de me ressaisir. Mais tant de choses se bousculaient dans ma tête... Je me sentais complètement perdue. Une fois mon visage rafraîchi et lavé du maquillage qui avait coulé sur mes joues (sans oublier de remettre de l'ordre dans mes cheveux), je ressortis un peu plus sereine. Je me sentais tellement ridicule dans cet accoutrement que je me demandais bien comment des policiers pourraient me prendre au sérieux dans cet état-là ! Et comme si Big Boss avait lu dans mes pensées, il me dit :

— Il n'y en a plus pour bien longtemps. Une fois que nous sortirons d'ici, c'est moi-même qui te raccompagnerai récupérer ton fils. Encore un peu de patience, le plus dur est passé.

Je n'étais plus en état de comprendre quoi que ce soit. Mes nerfs étaient à fleur de peau, j'étais pire qu'une bombe à retardement et j'aspirais juste à ne plus voir personne !

Chapitre VIII

Un homme sorti du bureau jeta un rapide coup d'œil vers les autres occupants du couloir et nous fit signe d'entrer. J'avais bien vu qu'il avait montré un intérêt particulier pour celui qui attendait son tour et là je sentis la panique m'envahir d'un coup. J'hésitais à entrer, comme si j'allais me jeter tout droit dans la gueule du loup ! Et puis, aussi vite qu'il était arrivé, ce sentiment de frayeur se transforma en une culpabilité profonde. Je me sentais tellement mal d'avoir blessé cet homme... N'allait-il pas garder des séquelles à vie ? Et le plus terrible dans tout cela était que c'était de ma faute !

— Rentrez s'il vous plaît, je vais chercher d'autres chaises, un instant.

Voyant mon hésitation, il poursuivit :

— Ne vous inquiétez pas, nous allons faire au plus vite et si cela devient trop pénible alors vous reviendrez.

J'obtempérai sans grande conviction. André, qui me précédait, prit place à mes côtés, ce qui me réconforta un peu. Puis, contre toute attente, le commissaire fit le tour de son bureau, attrapa au vol un marqueur noir et, nous tournant le dos, entourra la date du jour sur un grand calendrier mural. Vu notre air interrogatif, il se mit à rire en nous expliquant :

— Sincèrement, c'est une date à ne pas oublier ! Interpeller un individu qui plus est récidiviste en plein hold-up avec un rouleau à pâtisserie, j'avoue que tout au long de ma carrière je n'avais encore jamais vu cela. Bravo !

Voilà tout ce que cela lui inspirait : une date sur un calendrier !

— Nous allons vous écoutez à tour de rôle et prendre vos dépositions.

Tout réexpliquer avec mes collègues dans les moindres détails, cela m'épuisait déjà avant même d'avoir commencé. Je n'allais jamais arriver à supporter tout cet interrogatoire. De plus, le « téléphone arabe » avait bien dû fonctionner, prévenant d'autres policiers, car je les voyais entrer dans le bureau à tour de rôle, me regardant comme si j'arrivais d'une autre planète. Et alors... Un rouleau à pâtisserie, c'est mieux que rien : non ?

— Vous ne pouvez pas commencer par Bernard et Philippe s'il vous plaît ? Juste le temps de souffler un peu...

— Si vous voulez, mais de toute manière votre tour arrivera avant ou après ; comme il vous plaira. »

— Très bien, je vous en remercie.

Alors commença une longue plaidoirie ponctuée entre le cliquetis de la machine à écrire et les commentaires des uns et des autres. Moi, j'étais à 100 000 lieues de là. Je me voyais déjà serrer très fort mon petit bout de chou entre mes bras, savourant le bonheur d'être encore en vie.

André me remit vite dans la réalité en me poussant du coude comme me l'avait fait Bernard auparavant. Mais cette fois-ci je m'efforçais de ne pas m'énerver et fis un effort surhumain pour ne pas tous les envoyer balader.

— Sam, à toi maintenant. Tu rêves ?

— Non, malheureusement, vous ne m'en laissez pas l'occasion...

Le commissaire esquissa un sourire du coin des lèvres et enchaîna :

— Vous allez reprendre à partir du moment où vous avez entendu l'altercation avec votre collègue Bernard. Prenez votre temps, essayez de me fournir le moindre détail, même s'il vous paraît sans grande importance.

Je cherchais du regard Big Boss, espérant un coup de pouce aussi minime soit-il. Il sentit mon désarroi, se pencha à mon oreille et, d'une voix conciliante, me dit :

— Concentre-toi juste le temps de te remémorer tout ce qui s'est passé. Il n'y en a plus pour longtemps.

Cela faisait un moment *qu'il n'y en avait plus pour longtemps* et j'étais toujours là ! Je m'efforçais de fermer les yeux pour me replonger dans le contexte où nous étions quelques heures plus tôt. D'un ton monocorde, je retraçais les événements passés en essayant de ne rien oublier. À mon grand soulagement, le commissaire ne m'interrompt que très brièvement et en de rares occasions. Après un temps qui me parut une éternité, nous prenions enfin congé de tout ce beau monde. Cependant, je fus vite replongée dans la triste réalité en réalisant que je devais reprendre le même couloir où se trouvait notre fameux braqueur. Cette seule pensée me tétanisa. Mais, à mon grand soulagement, lorsque nous prîmes la direction de l'ascenseur, il n'y avait plus personne.

Chapitre IX

Sur le chemin du retour, mon patron finit par me faire perdre le peu d'illusions qu'il me restait en me disant que tout cela n'était qu'un mauvais rêve et que j'allais enfin me réveiller :

— Ton domicile va être mis sous surveillance pendant quelque temps. En attendant que l'on mette la main sur le second individu...

— Vous plaisantez j'espère ? Je vais être surveillée comme une voleuse ? Ils feraient mieux de mettre leurs effectifs à la recherche du frère au lieu de faire le pied de grue devant chez moi : je ne vais pas m'envoler !...

— Ça n'a rien à voir. Tu vis seule avec ton fils, alors on préfère assurer votre sécurité le temps que cette histoire se tasse un peu.

— Alors là, ça me fait bien rigoler : avec le tapage médiatique qui est en train de se mettre en place, je n'ai pas fini de les avoir sur le dos !

Étant arrivée devant mon domicile je sortis de son véhicule en lui claquant la porte au nez sans même prendre la peine de le remercier de m'avoir raccompagnée. Pas suffisant d'avoir été sollicitée par tout ce beau monde tout le reste de l'après-midi, il allait falloir les supporter combien de temps encore ?... Je sentais de nouveau la colère me gagnait lorsqu'en ouvrant ma porte je faillis être renversée par ma nounou qui me sautait dans les bras avec mon fils :

— Enfin, vous voilà ! Je commençais vraiment à me faire du souci ! On m'a prévenue par téléphone que vous aviez eu un pro-

blème au travail et que vous ne rentreriez pas avant ce soir : ça va ? Vous êtes vraiment blanche... Asseyez-vous.

J'eus à peine le temps de m'enfoncer dans mon sofa en serrant très fort mon enfant que j'éclatais en sanglots, ce qui le fit pleurer à son tour. Je le réconfortais tout en le rassurant et la chaleur de son petit corps tout contre moi me fit du bien. Qu'il était bon d'être en vie ! Une fois mon calme retrouvé, je m'aperçus que ma nounou était toujours là :

— Je suis désolée d'avoir monopolisé toute votre journée et je vous remercie vraiment de vous être occupée de lui durant tout ce temps. Vous pouvez rentrer maintenant. Ça va aller, je vais le coucher, le coucher et essayer de me reposer un peu.

— Il est hors de question que je vous laisse toute seule ce soir. Je vais dormir sur le canapé, vous avez vraiment une sale tête et comme ça, si le petit se réveille, je m'en occuperai. Il faut vraiment que vous vous reposiez, sinon vous allez finir par faire une crise d'hystérie !

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais je ne trouvais pas la force de lui tenir tête. J'étais à bout de forces et puis elle avait peut-être raison : *Demain, j'aurai sûrement les idées un peu plus claires...*

On dit que le sommeil est réparateur : celui-ci fut loin de l'être ! Tout au long de la nuit, je me réveillais en sursautant, entendant les cris des personnes blessées par balles entrecoupés de cauchemars où j'étais rattrapée par les braqueurs ! J'étais aussi épuisée que la veille et même les éclats de rire de mon fils que j'entendais jouer avec Carole au premier étage n'avaient pu chasser ma mauvaise humeur. Je les rejoignis pour les serrer tous deux dans mes bras et remercier encore une fois cette super nounou :

— Je vais vite chercher le pain, un ou deux magazines, et je vous libère. Je vais faire la flemmarde toute la journée et profiter d'Angy. J'ai mal de partout et mes côtes me font un mal de chien !

— À mon avis, vous en avez pour un bon bout de temps, car le repos et vous ça fait deux, alors pour la guérison il va falloir du temps !

— Du temps, je n'en ai pas et je veux reprendre le travail au plus vite, ça ne m'empêche pas de marcher et de réfléchir. Je vais juste stopper le sport pendant quelque temps.

— C'est bien ce que je suis en train de vous dire : pas de repos, pas de guérison ; et avec vous, c'est peine perdue !

Elle me fit une moue de dépit qui nous fit partir dans un éclat de rire bon enfant : cependant, mes côtes me rappelèrent vite à l'ordre, me calmant aussitôt. Ma veste attrapée au vol, je me dépêchai de sortir et, là, la première chose que je vis de l'autre côté de ma rue fut cette voiture noire en faction avec deux hommes à l'intérieur. Pour la discrétion : chapeau ! On ne voyait qu'eux « comme le nez au milieu de la figure ». Je ne pus m'empêcher de leur faire un petit signe, juste par provocation. Ils me répondirent aussi discrètement qu'ils en étaient capables et je m'engouffrai chez le buraliste du coin de la rue. Il y avait déjà quelques clients qui faisaient la queue pour payer. Je pris au plus vite ce qu'il me fallait, car bizarrement je me sentais mal à l'aise devant tout ce monde, comme si j'avais la sensation d'avoir besoin de me cacher ! Arrivée devant la caisse, je saluai la patronne de l'établissement que je voyais chaque semaine. J'étais en train de chercher mon porte-monnaie au fond de mon sac lorsqu'elle me dit :

— Félicitations ! Vous avez eu un sacré courage vous et vos collègues. Ça fait du bien d'avoir des gens comme vous dans le quartier !

— Pardon ? C'est à moi que vous parlez ?

— Bien sûr, Mademoiselle ! Regardez : vous êtes en première page des journaux ce matin ; vous pouvez être fière de vous.

Et, tout en parlant, elle me montra ceux qui étaient empilés sur le côté de la caisse. Alors là, c'était le bouquet : pour la discrétion et la suite de l'enquête il ne pouvait y avoir mieux ! Nos photos avec nos noms sous chacune d'entre elles faisaient la une du quotidien. J'étais dépitée. La remerciant, je me sauvai le plus vite possible. En pensant à mes pseudo-gardes du corps qui étaient en face de chez moi et qui ne me serviraient à rien en cas de coup dur, vu leur discrétion, la colère m'envahit. Je pris mon portable espérant me défouler sur Big Boss, mais mon élan fut coupé net lorsque je

reconnus la voix de Guy. Pourquoi était-ce lui qui répondait ? Je savais très bien qu'André avait horreur que l'on touchât à celui-ci et il y avait sûrement une bonne raison pour qu'il n'en fût pas ainsi :

— Oui Sam ? Tu as bien récupéré d'hier ?...

— Tout d'abord bonjour et pourquoi c'est toi qui me réponds ?

— Il est en salle de réunion avec les avocats et un tas de gens que même moi je ne connais pas et, comme tu le sais, les portables y sont interdits. Tu veux que je lui laisse un message ?...

— N'y pense même pas, tu es capable d'oublier que j'ai appelé !...

— Toujours aussi aimable... ! À ce que je vois, les événements d'hier ne t'ont pas radoucie. À plus !

Et il raccrocha sans même daigner attendre une réponse.

Comment parler d'amabilité alors que nous sommes donnés en pâture à celui qui est en cavale ? Il peut lire nos noms dans tous les journaux de la région, il ne manque plus que nos adresses ! Parfois, je me demande si les journalistes pensent un tant soit peu aux conséquences de leurs articles... Je pense plutôt qu'ils ne cherchent que le scoop le plus juteux qui leur permettra de faire le maximum de ventes. Pour ce qui est des dommages collatéraux, ils n'ont aucun état d'âme, tant que cela ne les touche pas personnellement.

Je devais avoir une discussion sérieuse avec Big Boss si je voulais que la sécurité de mon fils soit assurée. Pour ce qui était de la mienne, ce n'était pas ma préoccupation ; j'avais toujours le temps de voir venir. Arrivant près de mon domicile, je regardai si la voiture noire était toujours en poste de l'autre côté de la rue. À mon grand étonnement, elle n'était plus là. Je pressai le pas, sentant mon pouls s'accélérer. Je fouillais du regard les allées de platanes jusqu'à ce que mon attention fût attirée par le même style de voiture, mais grise cette fois-ci, stationnée du même côté de mon domicile à peine à 30 mètres de celui-ci. L'homme qui était au volant fumait une cigarette, la fenêtre entrouverte. Il était seul à ce tour de garde et j'étais sûre de ne pas me tromper. Il était là en surveillance, rien qu'à sa coupe militaire il était reconnaissable à

des kilomètres ! Mais cela me réconforta tout de même. Je rentrai, n'oubliant pas de fermer la porte à clef, ce qui n'était pas dans mes habitudes, mais je ne pouvais pas me permettre d'être irresponsable envers mon fils :

— Carole ? Je suis rentrée. Vous êtes là-haut ?

— Oui, oui, ne bougez pas je descends. Angy s'est endormi.

— Vous n'allez pas en croire vos oreilles : je reviens du bureau de tabac où nous sommes étalés comme des cibles à ciel ouvert à la une des journaux !

— Mais c'est vous mettre en danger, non ?

— Bien sûr, mais pour les journalistes l'appât du gain est plus intéressant que nos misérables petites vies. Pour l'heure, il y a des policiers en civil en surveillance devant chez nous, mais ça ne durera qu'un temps. Rentrez vite. Dès que je peux reprendre le travail, je vous appelle.

— Surtout, faites attention à vous et au petit. Au moindre souci, n'hésitez pas à m'appeler. Vous savez que vous pouvez compter sur moi.

Chapitre X

Je profitai du calme qui régnait chez moi pour essayer de réfléchir à ces dernières 48 heures. Mais un tas de questions revenaient en boucle...

— Qu'allait-il se passer maintenant que tout Toulon était au courant de nos péripéties ?

— Allait-il falloir que je reste encore à l'agence le temps que tout soit réglé ou pourrai-je m'éclipser et passer à autre chose ?

— Et si je restais, comment continuer ce job alors que nos photos avaient fait le tour de la région PACA ?

J'en avais mal à la tête de ne pouvoir mettre des réponses face à toutes ces incertitudes. Jamais auparavant de telles mésaventures ne m'étaient arrivées ! Que je regrettais alors mes 15 mètres de banc, ma liberté de choisir et de travailler comme je l'entendais et où bon me semblait sans avoir une ribambelle de personnages gravitant autour de moi... La sonnerie de mon portable me sortit de mes rêveries, non sans agacement :

— Oui ? Allô !

— Sam ? Tu es réveillée ?

— Quelle question ! À 11 heures du matin, il faudrait que je sois morte pour être encore au fond de mon lit !

— Déjà de mauvaise humeur... Comme tu chuchotais, je croyais que tu étais encore assoupie.

Il commençait déjà à m'énerver de bon matin, Big Boss, avant même que je ne connusse la raison de son appel !

— Moi je ne dors pas, mais mon fils oui et j'aimerais bien que cela dure encore un peu !

— Très bien, pas de problèmes. Peux-tu être demain matin à huit heures au bureau ? Je te préviens dès à présent : nous en aurons pour toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi. Nous déjeunerons ensemble. Bien sûr, pour la garde de ton fils, ce sera à nos frais compte tenu des événements.

— Je vois si c'est possible et je vous rappelle. Rien de grave j'espère ?

— Oh non, bien au contraire ! Disons juste que vu les circonstances nous avons beaucoup de choses à nous dire en plus de celles qui sont restées en suspens.

— Très bien, à tout à l'heure : je n'ai vraiment pas envie de jouer aux devinettes !

Et je raccrochai comme à mon habitude sans attendre sa réponse. Il avait le don de m'exaspérer !

— Carole ? Je m'excuse de vous rappeler aussi vite, mais est-il possible que demain vous me gardiez le petit une bonne partie de la journée ? Vous serez très bien payée, car c'est aux frais de l'agence !

— Aucun problème, je vous l'avais dit : avec vous, je suis toujours en alerte ! Je viens pour quelle heure ?

— 7 h 30, ce serait parfait. Normalement, il dormira encore. Merci et à demain matin.

Rien qu'à l'idée de l'entendre de nouveau au téléphone pour confirmer notre rendez-vous m'agaçait. En attendant, je profitais du reste de la journée pour essayer de me reposer, car je supposais que celle du lendemain ne serait pas de tout repos ! Mais, là encore, un tas de questions vinrent se bousculer dans ma tête : de quelles choses en suspens voulait-il parler ? Qu'allions-nous faire ? Et surtout, qui allions-nous rencontrer pour que cela dure une bonne partie de la journée ?

Je savais très bien que Big Boss avait horreur de perdre son temps au bureau et que même ses rendez-vous tout aussi importants qu'ils pussent être ne dépassaient en général jamais les trois quarts d'heure. Alors là, si nous en avons pour tout ce temps, ce

devait vraiment être sérieux et rien de tout cela ne me rassurait ! J'avais beau essayer de me raisonner, je savais très bien que la première chose qu'il me demanderait serait de signer mon CDI vu les circonstances. Rien que cette idée m'angoissait, car cela voudrait dire que je serais obligée de rester dans l'agence et que mon envie de faire autre chose tombait à l'eau. Je ne supportais pas de ne pas avoir le choix, encore moins avec lui.

Le lendemain matin, en sortant de l'ascenseur, je fus surprise d'entendre des voix masculines et des rires en provenance de son bureau. Comment se faisait-il qu'à cette heure si matinale il y eût déjà du monde avec lui, à moins qu'ils fussent là pour le même rendez-vous ? Je n'avais pas pensé à cette hypothèse et cela m'irrita. J'avais juste envie de faire demi-tour et de tout envoyer balader. Je frappai sans grande conviction à la porte :

— Je vous l'avais dit : elle est toujours ponctuelle et a horreur d'être en retard !

À qui parlait-il ? Et en quoi cela les regardait-il ?

— Rentre, Sam, nous t'attendions.

La première chose que je vis une fois le seuil franchi fut quatre paires d'yeux braqués sur moi comme s'ils s'attendaient à voir je ne sais quelle créature sortir d'un film de science-fiction !

— Bonjour Messieurs.

Et, me tournant plus particulièrement vers Big Boss, je lui dis :

— Je ne m'attendais pas à avoir un rendez-vous avec un autre que vous, excusez ma surprise et mon agacement !

Sans même me répondre, il se leva de son bureau et, venant s'installer sur un fauteuil près d'eux, il leur dit :

— Vous voyez ? Il y a du répondant, il faudra juste que cette énergie et cette fougue soient encadrées et utilisées à bon escient : pour le reste, je ne parierai pas ma chemise !

De quoi parlait-il ?

— Messieurs, je vous présente Madame B... Pour nous, c'est Sam. Nous nous reverrons tous ensemble très bientôt je l'espère.

Et, sans un signe mais d'un commun accord, ils se levèrent tous, saluèrent et prirent congé en me serrant la main :

— Au plaisir, Mademoiselle !

Tu parles d'un plaisir ! Je ne les connaissais même pas et ils ne m'inspiraient aucune confiance...

— Assieds-toi, nous avons à parler. Tout d'abord, tu vas me signer ton CDI par pure formalité ; ensuite, j'ai d'autres projets pour toi.

Sans un mot, je pris place sur une des chaises en face de son bureau – même les fauteuils ne m'inspiraient pas confiance ! Mais je me tus, attendant la suite des événements. De quoi allait-il me parler ?

— Je ne sais pas si tu en as déjà entendu parler, mais l'agence a plusieurs activités. La sécurité n'en représente qu'une infime partie. J'aimerais te présenter une personne avec qui je travaille tout particulièrement. Comme on dit, c'est « un vieux de la vieille » et, pour moi, c'est un ténor dans sa spécialité. Mais chaque chose en son temps. Avant que je ne t'en dise davantage, il va falloir qu'il accepte que tu travailles avec nous. Et là, ce n'est pas gagné, crois-moi !

— Attendez, ne vous emballez pas. C'est bien beau tout ça, mais vous ne pensez pas que vous oubliez l'essentiel ?

Il posa son regard sur moi et le bleu de celui-ci se changea en un gris profond comme pour mieux s'introduire au fond de mon âme :

— Je ne comprends pas, mais je ne demande pas mieux : nous avons toute la journée.

— Cela vous semble logique que je vais signer ce contrat et le plus incroyable dans tout cela est que vous continuez dans votre lancée, pensant que je vais rester avec vous.

— Pour ce qui est de la signature du contrat, il faudra que tu le signes d'une manière ou d'une autre vu les circonstances. Soit en CDD ou même en CDI, là n'est pas le problème. Ce qui me surprend le plus dans ton attitude, c'est que la curiosité n'a pas l'air de l'emporter sur le reste. Je pensais que tu avais plus d'ambition que la plupart des personnes qui gravitent autour de moi et que tu aurais l'audace de voir ce qu'il en serait. La seule chose dont tu peux être sûre, c'est que je te fais confiance. C'est comme lorsque l'on mise sur un cheval au départ d'une course à la seule diffé-

rence que moi je sais que tu franchiras la ligne d'arrivée avec succès.

— Merci pour la comparaison, c'est charmant !

Je ne savais plus trop quoi répondre et me sentais désarmée devant cet homme si sûr de lui :

— Je sais très bien que je suis obligée de signer ce contrat d'une manière ou d'une autre ; cependant, pour le reste, comment voulez-vous que je m'investisse ou même que j'accepte un quelconque job en ayant les yeux bandés ?

— Ce n'est pas ça. La bonne question est : es-tu capable de me faire confiance ? Car tout découlera de cette réponse. Ce doit être une confiance aveugle, viscérale et intellectuelle, sans aucun doute jamais.

Mais de quoi me parlait-il ? C'était pire qu'une demande en mariage !

— Ce doit être vraiment un drôle de travail au vu des exigences que vous me demandez ! Mettez-vous à ma place : je dois foncer pour un job sur lequel je n'ai aucune information, dans l'attente d'être acceptée par je ne sais quel personnage et, pour couronner le tout, je dois vous faire une parfaite confiance... Avouez que c'est beaucoup demander. J'ai quand même besoin d'en savoir un peu plus.

— Disons que nous travaillons pour une clientèle exigeante pour qui nous enquêtons selon ses besoins d'informations. Un peu comme un détective privé, mais avec plus de moyens.

Voilà un peu plus de détails, mais qu'est-ce que je venais faire au beau milieu de tout cela ? Je ne voyais toujours pas ce que l'on pouvait attendre de moi.

— Je ne comprends pas. J'interviens en quoi dans ce scénario ?

— Je vais voir quand nous pourrons nous rencontrer tous les trois et, là, je te promets plus de détails sur tout cela. Pour l'heure, nous allons parler des événements survenus en amont. Comme tu le sais, nous allons devoir expliquer en détail ce qui s'est vraiment passé, même si vous l'avez déjà fait, mais cette fois-ci ce sera avec mes avocats. Il va y avoir un tas de procédures de part et d'autre et il ne va pas falloir faire n'importe quoi. Nous devons

rendre des comptes à nos clients et, là, en particulier au maire de la ville et au patron de cette grande surface. Tous vos dires vont être analysés, on va essayer de trouver les erreurs que vous avez commises ou non. Ce que vous auriez dû faire ou ne pas faire. Crois-moi, nous avons du travail. Alors, si tu veux bien, mettons-nous-y au plus vite !

L'air boudeur, j'obtempérai. Je n'avais absolument pas la tête à me remémorer de nouveau ce qui c'était passé. Je n'étais pas du tout concentrée, trop intriguée par ce qu'il venait de me soumettre. C'est vrai que la curiosité risquait bien de l'emporter sur tout le reste ! Une fois le déjeuner pris dans un petit bistrot sympa du coin de la rue, nous nous remîmes au travail sans plus évoquer notre discussion du matin. Mais cela n'arrêtait pas de me trotter dans la tête, attendant qu'il me posât enfin la question – à savoir si j'allais accepter ou non de rester. Mais c'était bien mal le connaître. Il n'y fit aucune allusion et, une fois notre affaire remise à plat dans tous ses détails, il consentit à me dire :

— Je pense que nous avons fait du bon travail et que je vais pouvoir remettre le dossier dès lundi matin à nos avocats. Pas trop mal à la tête ?

— Non, ça va. Je suppose que vous me recontacterez en début de semaine prochaine pour cette fameuse signature ?

— Bien entendu : la nuit porte conseil et je pense qu'il ne t'en faudra pas qu'une pour prendre la bonne décision.

Chapitre XI

À vrai dire, je ne savais pas ce que je voulais vraiment. Tout était faussé. Il est vrai que, si j'acceptais de rester, ce ne serait pas pour le job en lui-même mais juste par curiosité. Est-ce que je devais prendre le risque de ne pas être à la hauteur ? Malgré tout, j'avais envie d'en savoir plus sur ce personnage hors normes.

Je savais très bien que, si je donnais mon feu vert, je ne pourrais plus faire marche arrière. Plus j'essayais de me dissuader de tout laisser tomber, plus j'avais envie d'en savoir davantage. Il me faudrait du temps pour comprendre tout le fonctionnement de cette activité parallèle et le seul moyen était d'en faire partie ! Si j'en étais venue à cette déduction, je savais très bien que Big Boss l'avait faite avant moi et qu'il savait déjà que je prendrais le risque de relever le défi. Il était capable d'anticiper mes réactions et avait toujours un temps d'avance ! Dorénavant, je devais garder mon entier jugement sans laisser ma curiosité l'emporter sur mes décisions professionnelles, sinon un jour ou l'autre je risquais de le payer cher. C'était une de mes faiblesses sur lesquelles il jouerait et abuserait à chaque fois qu'il en aurait l'occasion.

Pour l'heure, j'avais hâte de rentrer à la maison et de ne plus penser à rien. Demain il ferait jour et j'aurais tout le temps de réfléchir à cela. Je devais faire un break jusqu'à ce qu'il me rappellât, en espérant qu'il me laisserait le temps de souffler un peu. Puisqu'il était toujours aussi sûr de tout, j'allais le faire attendre un peu et tarderais à répondre à ses appels. N'étais-je pas en convalescence ?

La semaine suivante, comme si une fois encore il avait lu dans mes pensées, je n'eus aucune nouvelle de sa part ni même du travail à part les félicitations de mes collègues de l'agence ainsi que de mes proches et de ma famille. Je restais donc sage et disciplinée, pour ne pas dire plus... en attendant les prochaines instructions et, surtout, qu'il refît surface.

Le week-end arrivait enfin et je m'étais forcée à ne pas me poser cette fameuse question : rester ou non ? J'étais résolue à prendre ma décision en suivant mon instinct, comme à mon habitude, au dernier moment. Je pensais partir le week-end complet avec mon fils chez une amie qui habitait dans les hauteurs d'un petit village fortifié où le temps semblait suspendu. Bien que toute la semaine mes « pseudo-protecteurs » eussent été fidèles à leur poste, je savais très bien que ce dispositif ne tarderait pas à être levé. Tout avait un prix et celui-là n'allait pas tarder à flamber dans les caisses de l'État si cette surveillance durait encore longtemps. Pour l'heure, je comptais bien me faire « la belle » et passer deux jours chez mon amie. Chez elle, une fois le seuil franchi, on ne parlerait plus de travail ni de quoi que ce soit qui pût perturber la tranquillité et la beauté du paysage sur la vallée à perte de vue ! Rien qu'à cette idée, je sentais déjà le poids de ces derniers jours s'envoler. Montant les escaliers pour préparer mon sac, je fus stoppée net par la sonnerie de ma porte d'entrée. Je n'attendais personne et avais ordre de n'ouvrir qu'aux personnes dont j'attendais la venue. Un peu réticente, en alerte, je restais là, me demandant si je devais répondre ou non ; à l'inverse de la personne derrière la porte qui, impatiente, s'énervait sur la sonnette comme si celle-ci lui permettrait d'ouvrir la porte plus vite. La sonnerie de mon portable retentit au même moment :

— Oui, un instant s'il vous plaît, on sonne à ma porte...

— On ne t'a pas interdit de répondre aux personnes non attendues ? Ce ne sont pas les consignes ?

Je reconnus la voix de Big Boss et m'enflammai aussitôt :

— Ne me dites pas que c'est vous derrière la porte !...

— Bingo, Mademoiselle, en chair et en os ! Me dit-il en éclatant de rire.

— Vous mériteriez de rester dehors ! Vous ne m’avez pas informée de votre visite, donc je ne vous attends pas, donc je ne vous ouvre pas...

Son rire s’arrêta net et, d’un ton glacial, il me répondit :

— Je pense que ce serait dommage avant même d’entreprendre quoi que ce soit avec toi.

— Si vous pensez m’intimider, c’est mal me connaître et rien ni personne ne m’oblige à vous laisser entrer !

— Tu l’ouvres cette porte ?

J’avais déjà la main sur la poignée et comptais bien le renvoyer au plus vite. Cette fois-ci, pour rien au monde il n’allait me gâcher mon week-end !

Tout en ouvrant celle-ci, je lui dis avant même de lui dire bonjour :

— J’espère que votre visite sera brève et succincte. Je me prépare à partir et je n’ai pas trop de temps à vous accorder.

— Bonjour... Tu ne peux pas partir en ce moment et tu le sais très bien. Hors périmètre centre-ville et le trajet jusqu’à chez toi, on restreint les sorties encore un peu. Donc si « partir » ne se conforme pas à ces limites, ce n’est pas possible.

— Je compte juste partir pour deux jours chez mon amie dans un petit village à quelques kilomètres d’ici perché sur une colline. Je ne risque rien et, surtout, j’en ai vraiment besoin.

— À moins que je t’accompagne en personne, je crains fort que ce ne soit possible.

— Dites-moi que c’est une plaisanterie ? J’ai besoin d’évacuer toutes ces tensions et ce n’est pas en restant ici à attendre que le cours des choses reprenne que je vais pouvoir y arriver et encore moins avec vous sur mes talons !

— Si je suis venu en personne, c’est que j’ai besoin de ta réponse maintenant et oralement ; la suite des événements te concernant en dépendra.

Voilà, nous y étions, et encore une fois je me laissais surprendre par cet individu. Ça devenait récurrent et vraiment agaçant !

— Vous savez très bien comment je fonctionne et vous avez déjà la réponse, alors à part la satisfaction de me l’entendre dire, je ne vois rien de plus à ajouter.

— Disons que mon analyse doit tenir la route en ce qui te concerne si nous voulons faire du bon travail et je suis satisfait que cela aille dans ce sens.

— Très bien. Je pense que ce n’est sûrement pas la seule et unique raison de votre visite ? Moi aussi je commence à vous cerner.

— C’est exact. Tout d’abord, je tiens à te l’entendre dire, car tout ce dont je vais te parler à partir de maintenant et qui concerne ce nouveau job ne sera qu’oral. Les informations écrites – une fois prises en ta possession – devront toujours être détruites rapidement : « moins de trace écrite, toujours plus de sécurité ». C’est la règle d’or. Ta mémoire devra fonctionner comme un vrai ordinateur et tu devras garder en tête un maximum d’informations concernant chacune des enquêtes auxquelles tu participeras. Car c’est de cela qu’il s’agit. Donc je reprends : tu acceptes ce nouveau job ou non ?

— Oui, je l’accepte, bien que je ne sache pas trop où je m’aventure. Mais si une personne comme vous me fait confiance, alors je pense qu’il peut en être de même pour moi.

— Je n’en attendais pas moins ! Je m’engage donc à te former, à t’accompagner et à te donner le meilleur de mon expérience pour que ce soit une réussite. Je m’explique : je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour ne pas regretter la décision d’avoir pris une femme pour ce travail, ce qui est d’avant-garde, car tu es la première. Jusqu’à présent, ça n’a été que des hommes. Tu vas devoir faire tes preuves plus que toute autre personne et montrer que j’ai eu raison de te choisir. Car je ne veux pas te faire peur, mais beaucoup de personnes nous attendent au tournant et la moindre erreur nous sera fatale. Je tiens à prouver qu’une femme dans ce métier peut apporter plus de finesse et d’intuition : on verra si votre fameux sixième sens, pour le coup, est un réel atout ou non ! Je t’avoue que la personne dont je t’ai parlé et qui est le pilier de cette activité est loin d’être de mon avis. Si tu arrives à le

convaincre, alors je pense que ce sera gagné, car pour lui les femmes n'ont rien à faire dans ce business – dicit : « Si jusqu'alors il n'y a eu que des hommes pour faire ce boulot et non des femmes, ce n'est pas sans raisons ! »

— Eh bien, vous ne me rassurez en rien... Vous auriez pu me dire tout cela avant que j'accepte ce poste... Vous placez la barre très haut et même moi je me demande où vous êtes allé chercher tout ça. Je pense que vous êtes un peu fou, voire inconscient de tout miser sur moi ! Juste par instinct ?

— Si je le fais, c'est que j'ai déjà pesé le pour et le contre. Ma marge d'erreur te concernant est très faible et si nous nous donnons à cœur de réussir là où nous sommes prêts à s'investir à 300 %, il n'y a aucune raison que ça ne fonctionne pas.

— Si vous le dites... De toute manière, à part me jeter corps et âme dans ce projet, maintenant il est trop tard pour faire marche arrière.

— Bon ! Maintenant que ce détail est réglé, je pense pouvoir obtenir un rendez-vous avec le loup blanc dès demain matin. Au pire, ce sera lundi matin dans mon bureau. Chaque rencontre concernant le travail se fera là-bas, et toujours que tous les trois.

— Si mon week-end est foutu, alors j'espère bien que cela pourra attendre lundi : nous ne sommes plus à un jour près, non ?

— Sache que beaucoup de choses te concernant – entre autres : les prises de rendez-vous et tout ce qui gravite autour de cette activité – ne fonctionneront pas suivant ton bon vouloir, mais suivant celui des affaires en cours ou à venir.

Voilà, nous étions entrés dans le vif du sujet et j'allais devoir apprendre à moins laisser ma petite personne prendre le dessus sur ce qui concernait ma façon de gérer mon emploi du temps... Tout cela n'était pas fait pour me rassurer et j'en venais alors à me demander si je n'étais pas aussi folle que lui...

Piquée par sa réflexion, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Donc récapitulons : comme je ne compte pas vous inviter chez mon amie, puisque je viens de m'engager avec vous dans cette nouvelle aventure et que je vais vous avoir sur le dos tout le

temps, j'aimerais prendre congé de vous pour profiter du peu qu'il me reste à être seule avec mon fils !

— Bien entendu ! Je te dois au moins ça. Je te tiens au courant pour notre rendez-vous dès que j'en sais un peu plus. En attendant, pas de bêtises : maîtrise ta fougue et ton entêtement. Pour la suite des événements, tu en auras grand besoin...

Sur ce et sans daigner me dire au revoir, il partit comme il était venu, franchissant le seuil de la porte sans le moindre regard dans ma direction.

Chapitre XII

Lorsque Big Boss m'appela pour me confirmer notre rendez-vous le lundi matin, une angoisse viscérale s'installa en moi. Je savais qu'elle ne me quitterait plus tant que je ne lui aurais pas prouvé qu'il avait eu raison de me recruter. Je devais me présenter dans une tenue sobre et convenable et attendre André au bas de l'immeuble.

Comme à son habitude il était à l'heure, me jeta à la va-vite un coup d'œil pour vérifier ma tenue et, d'un regard approbateur, me fit signe de monter dans l'ascenseur en me lâchant un « bonjour » grincheux. Les rares fois où je l'avais vu ainsi, c'était lorsqu'il était préoccupé et je pesai alors toute la difficulté qui nous attendait. J'aurais voulu pouvoir lui dire qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que j'allais lui prouver qu'il avait fait le bon choix, mais aucun son ne sortait de ma bouche et l'angoisse qui me tenait aux tripes devenait à la limite du supportable. Je fis un effort surhumain pour contrôler la panique qui m'envahissait, essayant de fixer la seule chose qui attira mon regard : ma paire d'escarpins, que je trouvais en ce moment aussi ridicule que mon comportement ! Il frappa à la porte de son propre bureau, ce qui me fit sourire et déclencha en moi un début de fou rire que son regard bleu acier arrêta net. En ouvrant sa porte avant même d'en attendre l'autorisation, il me dit tout bas :

— Garde ton énergie pour ce qui t'attend et montre-toi à la hauteur de mes attentes...

Pour le coup, il venait de me faire passer l'envie de rire !

— Bonjour, je vous présente notre fameuse recrue.

— Bonjour. Disons plutôt *la vôtre* : elle n'est pas encore la mienne.

Il commençait fort et montrait d'emblée son désaccord. Heureusement que Big Boss m'en avait touché un mot, sinon j'aurais eu de quoi être déstabilisée. Alors je m'avançais devant cet homme d'un certain âge au regard sévère dont émanait une discipline toute militaire en lui disant :

— Si nous sommes là aujourd'hui, c'est justement pour vous démontrer que je suis prête à relever le défi malgré ma féminité qui semble vous poser problème. Mais je saurai vous démontrer qu'il en est tout autrement.

Surpris de ma répartie, il consentit à me tendre la main en détachant le regard d'André. D'un ton sec et sans équivoque, il me dit :

— Asseyez-vous.

Big Boss prit place près de la fenêtre, feignant de regarder ce qui se passait dehors. Sans même tourner le visage vers lui, il dit :

— Je suppose que vous avez déjà un peu débroussaillé le chemin sur notre activité, donc nous allons tout de suite entrer dans le vif du sujet. J'ai une enquête très délicate vu qu'elle touche une des communes avoisinantes. Je consens donc à en faire votre première expérience en espérant que celle-ci ne soit pas la dernière. André vous donnera tous les détails dont vous aurez besoin : le dossier est déjà entre ses mains, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai étudié ce week-end. Vous voulez d'emblée démarrer sur celui-ci ? C'est une grosse affaire et elle ne sera pas bouclée – je pense – en une ou deux semaines, vu les éléments que nous avons.

— Ce n'est pas un problème. Prenez le temps qu'il faudra avec les moyens qu'il faut : si cette demoiselle en est capable, je lui donne carte blanche.

Son ton était hautain et ironique, ce qui rappela aussitôt en moi ma vieille amie « colère » en train de revenir au galop : surpassant alors mon angoisse, je lui rétorquai :

— Je peux vous poser une question ? Et, s'il vous plaît, j'aimerais que vous me regardiez dans les yeux pour y répondre : c'est la femme dans sa généralité qui vous pose problème ou tout simplement le fait qu'elle puisse réussir dans ce domaine ?

Je m'étais penché sur le bureau en lui disant ces mots, ne voyant pas André qui était en train de s'étouffer à moitié en entendant mes paroles. J'entendis juste mon prénom sortir de sa bouche, d'un air plus gainé qu'autoritaire :

— Sam... !

— Non ! non ! Laissez.

Plantant son regard dans le mien tel un aigle fondant sur sa proie, il me dit :

— Montrez-moi que vous êtes capable de faire le travail d'un homme en étant à la hauteur de ce que l'on dit de vous et tout ira bien entre nous ! Sur ce, à bientôt.

— Attends-moi dehors, nous n'en avons pas pour longtemps.

Son ton était sec et sans compromis : je savais qu'il valait mieux obtempérer. Alors, tournant le dos à cet individu macho, je sortis sans même le saluer. Nous ne pouvions pas dire que notre première entrevue avait été une réussite. En y réfléchissant bien, il s'attendait même à ce que j'échouasse dans ma première mission. De toute manière, je n'avais pas dit mon dernier mot et je ferais mon maximum pour être à la hauteur. Je dévalai les escaliers, trop énervée pour attendre l'ascenseur qui filait quelques étages plus haut. S'il se croyait encore à la vieille école, j'allais lui faire voir que les choses évoluaient et que bien des femmes à notre époque étaient capables de faire tout aussi bien que ces messieurs ! Pour l'heure, je n'avais aucune envie de faire le pied de grue devant l'entrée de l'immeuble et je partis boire un double expresso dans le bar où nous nous retrouvions souvent. J'espérais qu'il aurait l'intelligence de savoir où me trouver ! Scrutant de temps à autre la porte d'entrée en espérant le voir arriver si je ne voulais pas subir sa colère froide, je commençais à douter de sa venue.

Un quart d'heure venait de s'écouler et toujours pas de Big Boss... Je me donnais encore 20 minutes avant de lever l'ancre, de moins en moins fière de mon initiative. Cherchant mon porte-

monnaie dans mon sac, je ne le vis pas entrer : sa voix joviale et riieuse me surprit, me demandant si c'était bien lui que j'entendais :

— Eh bien, contre toute attente, tu lui as fait bonne impression ! Maintenant, à nous de lui montrer de quoi tu es capable ! Viens, je te raccompagne et te briefe en route sur le dossier. Il est complexe et directement demandé par le maire de cette commune. Tu comprendras donc que nous n'avons pas le droit à l'erreur. Cela concerne les entreprises de ramassage des ordures ménagères où il se trouverait qu'il y ait un gros problème au niveau de la facturation de ses services. Donc je vais te donner le dossier dans lequel tu trouveras tout ce dont tu as besoin. Nous allons te faire passer pour une étudiante dans l'environnement, ce qui te permettra de faire ton enquête plus facilement et poser les questions qui te sembleront utiles sans attirer l'attention. Tu devras comprendre le fonctionnement de leurs tournées, le nombre exact de leurs clients : particuliers, entreprises, restaurants et autres jusqu'au centre de tri et ce jusqu'à comprendre leur mode de facturation et sur quels critères ils s'appuient. Demain matin, passe au bureau pour 11 h 30 : nous serons plus tranquilles et nous verrons ensemble les grandes lignes du dossier. Après, je te laisserai jusqu'à 18 h 00 pour que tu me fasses déjà une ébauche de la manière dont tu penses aborder tout cela.

Comme on a l'habitude de dire : « trop d'informations tue l'information ». J'avais du mal à tout retenir, essayant de me concentrer sur ce qui me paraissait le plus important tout en prenant conscience que je venais de me jeter dans la fosse aux lions et que le seul moyen de m'en sortir serait de mener à bien cette mission : autrement, il ne ferait qu'une bouchée de moi !

— Ah oui, un dernier détail et non des moindres : tu ne seras plus payée comme jusqu'alors mensuellement...

Voyant mon étonnement, il s'empressa de continuer :

— Je t'explique : à chaque nouvelle enquête (car je compte bien qu'il y en ait encore beaucoup d'autres), tu choisiras ton montant en évaluant le temps qu'il te semblera nécessaire pour mener à bien celle-ci...

Je l'interrompis avant qu'il ne finît par me faire perdre la tête :

— Je ne comprends rien à rien !

Il se mit à rire, coupa la radio et reprit :

— C'est-à-dire que lorsque tu auras étudié telle ou telle enquête tu devras calculer le temps que tu penses qu'il te faudra pour mener à bien celle-ci. Si tu me dis *je veux tel montant pour celle-là et je pense mettre un mois pour la boucler* et si cela me semble raisonnable pour le temps que tu mettras, alors nous concluons un accord oral et il en sera ainsi. En revanche, si tu passes le délai que tu m'as annoncé, tu seras toujours payée le prix que nous avons conclu et pas un centime de plus même si tu mets une semaine, deux ou trois pour finir celle-ci. C'est plus clair ?

— Oui et non ! De toute manière, plus rien ne rentre dans ma tête, on en reparlera plus tard. Il est où, ce fameux dossier ?

— Dans mon coffre. Je vais te le donner, prends-en soin et ne le laisse pas traîner à la vue de qui que ce soit. Il n'y a que l'original et tu ne garderas les documents jamais plus de 24 heures en ta possession. Tout doit être ensuite rangé dans un endroit de ta mémoire et tu dois apprendre à réutiliser chaque élément dont tu auras besoin au moment propice. Par contre, un petit conseil : prends un maximum de notes pour construire le schéma que tu compteras mettre en place pour commencer ton enquête. Construis-le étape par étape et, une fois que tout sera structuré jusqu'à la phase finale et que tu valideras toi-même ton mode de fonctionnement, ne déroge jamais à ton mode opératoire. Car si tu as estimé après des heures et des heures de travail que c'est le meilleur moyen d'arriver à ton but, alors même si parfois tu doutes durant tes investigations, crois-moi, dans 99 % des cas c'est ta meilleure piste pour conclure ton enquête.

Je passai une bonne partie de la nuit à étudier ce dossier en suivant les conseils que m'avait donnés Big Boss. Lorsque je me réveillai, il faisait encore nuit. Je jetai un coup d'œil à mon portable : il n'était que quatre heures et demie et, à même mon lit non défait, s'étalait l'ébauche de mon plan de travail. Bien que je n'y connusse absolument rien en matière de stratégie, je fis entièrement confiance en mon sixième sens. Malgré tout cela, j'étais

assez satisfaite du résultat obtenu. Maintenant, qu'allait-il en être du côté des grands patrons ? Même si cela ne leur plaisait pas, je ne voyais aucun autre moyen pour moi d'aborder ce sujet. On allait vite voir si j'étais capable de faire ce job ou non !

Après m'être rendormie sur le canapé au beau milieu de tous ces papiers, le téléphone sonna, me réveillant en sursaut : il n'était que 7 h 30 du matin.

— Allô !

— Sam, bonjour ! Désolé de te réveiller si tôt, mais hier j'ai oublié de te dire qu'une demande de médaille du courage et de l'honneur a été faite pour vous trois ! Une grande réception sera faite en votre honneur avec tout le gratin et elle vous sera remise par notre député en personne. Ça valait mon réveil si matinal, non ?

— Je n'ai pas encore bu mon café, alors on en reparlera à 11 h 30. Merci !

Épilogue

Parmi de nombreuses autres enquêtes qui suivirent durant plus de trois ans, la première fut celle qui me permit d'accéder à la cour des grands. Elle mit en évidence un réseau de fausses factures qui permettait à de nombreuses personnes haut placées ou non de se faire un joli pactole mensuel.

Pour moi, je pus accomplir la promesse que je m'étais faite : une femme était tout aussi capable qu'un homme de faire ce métier. Nos compétences mutuelles et notre complicité nous permirent d'obtenir des résultats bien plus conséquents que ceux que l'on aurait pu espérer. Bien que je fusse la seule femme à l'époque au milieu de cette gent masculine, mon travail n'en fut jamais affecté – bien au contraire. Par la suite, d'autres femmes prirent le relais avec tout autant de succès. Je laissai donc ma place sans aucun regret, mais avec une certaine fierté d'avoir pu contribuer à cette belle avancée pour nous les femmes...

